

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT

UN AN \$2.00
SIX MOIS 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION

80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
TEL. BELL. MAIN 999

A L'ETRANGER :

Un an - - - - - Quinze francs
Six mois - - - - - 7 frs
Strictement payable d'avance.



PRIERE

.. S O M M A I R E ..

- A ma petite Hélène (poésie).....
Gonzalve Desaulniers
- A M. Gonzalve Desaulniers (poésie)...
Pamphile LeMay
- Notre Concours.....
- Un dernier mot sur le concours..... Françoise
- Relation de la victoire remportée à Carillon par
les troupes du Roy le 8 juillet 1758.
- Petite histoire vraie..... Danielle Aubry
- La légende de l'ange pleureur... Ed. d'Aubram
- Myrrha [conte]..... Jeanne
- Pages de la jeunesse.....
- Les mamans des oiseaux [poésie].. Chs. Fuster
- L'héroïne de Pise..... Tante Ninette
- Propos d'Etiquette..... Lady Etiquette
- Au But (feuilleton)..... Marie Thiéry
- Conseils utiles, Recettes faciles, Etc...

CANTS PERRIN

Le GANT PERRIN est un complément indispensable à votre nouvelle toilette, Gants cheyreau en toutes longueurs. Spécialité de GANTS PERRIN au

PARIS KID GLOVE STORE

441 STE-CATHERINE OUEST

PHONE UP 1068

Edmond Giroux, Jr.

Pharmacien-Chimiste

EDIFICE DU MONUMENT NATIONAL

216 RUE SAINT-LAURENT

Téléphone Main 2628

Spécialité : Ordonnances de médecins.



Nos Dents sont très belles, naturelles, garanties. Institut Dentaire Franco-Américain (incorporé), 162 rue St-Denis, Montréal.

PRENEZ LES

CAPSULES CRESOBENE

Antiseptiques-Volatiles

Pour faire à pleine bouche, une inhalation salubre pour vos Bronches et vos Poumons.

Ainsi vous vous préserverez et vous vous guérirez.

Évitez les imitations, les contrefaçons et les vieux produits qui n'ont rien de volatil. Évitez les inhalations de fantaisie.

INHALEZ DANS VOS BRONCHES ET VOS POUMONS

les principes antiseptiques que dégagent les

Les CAPSULES CRESOBENE

C'est la seule inhalation naturelle et pratique.

C'est le seul produit antiseptique et volatil tout à fait inoffensif qui puisse prévenir ou guérir infailliblement les Maux de Gorge, Enrouements, Rhumes, Gripes, Influenza, Bronchites, Catarrhes, Asthmes, Emphyèmes, Pneumonie, etc.

En vente dans toutes les pharmacies, au prix de 50c le flacon. Envoyées aussi par la malle, sur réception du prix, en s'adressant à M. ARTHUR DECARY, pharmacien, dépositaire général coin Saint-Denis et Sainte-Catherine, Montréal.



Le Gin est Bon pour les Femmes

Si, il est pur et bien vieux, le Gin est un excellent tonique possédant des propriétés éminemment efficaces à la constitution de la femme. Il stimule le système nerveux, facilite et régularise le travail de la nature.

LE GIN CANADIEN MELCHERS

CROIX ROUGE

Est le seul Gin recommandé par les médecins comme étant une boisson médicinale, parce que c'est le seul Gin qui soit d'une pureté absolue et qui avant d'être vendu a vieilli pendant des années dans des entrepôts contrôlés par le Gouvernement. Le Gin Canadien Croix Rouge, ne brûle pas l'estomac et n'a pas cet après goût désagréable des gins importés, au contraire il est doux à boire et agréable au goût. L'âge, la pureté et la qualité sont garantis sur chaque flacon.

BOIVIN, WILSON & CIE.
Seuls concessionnaires. Montréal

MAISON FONDÉE EN 1860



8 rue NOTRE-DAME

OUEST, Coin Cote Saint Lambert.

PROF. LAVOIE PERRUQUIER

Perruques et Toupets pour Dames et Messieurs, une spécialité

Cheveux teints de toutes les couleurs

Coiffures pour les Bals et les Soirées.

Toujours en mains un assortiment complet de Tresses en cheveux naturels; ainsi que Peignes et Ornaments pour cheveux de tous genres.

Grandes nouveautés et importations de Paris, en fait de Perruques, Peignes et autres Ornaments véritablement artistiques pour la chevelure.

AUTREFOIS. 1856 RUE NOTRE-DAME. MONTREAL.

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ième samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT		REDACTION et ADMINISTRATION 80, Rue Saint-Gabriel, Montréal. TEL. BELL, MAIN 999	A L'ETRANGER :	
UN AN	\$2.00		Un an	Quinze francs
SIX MOIS	1.00	Six mois	7 frs	
Strictement payable d'avance.		Strictement payable d'avance.		



A ma petite Helene

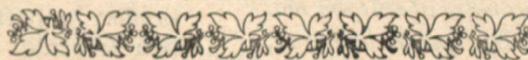
A l'occasion de sa première communion.

Approche, l'autel est paré, ma fille,
Ainsi que le feu des cierges vacille
Tes pas sont tremblants ;
Viens, l'abside où meurt l'écho des cantiques
S'éclaire déjà des rayons mystiques
De tes voiles blancs.

Approche, et le front dans cette lumière,
Dis en t'inclinant pour toute prière :
"Seigneur, me voici !"
Dieu n'a pas besoin d'une autre parole,
Car c'est le parfum et non la corolle
Qui lui plaît ici.

Viens à lui comme tu vas à ta mère.
Autrefois quand il habitait la terre
Parmi les méchants,
Il aimait, lui qui peut créer des mondes,
A se reposer près des têtes blondes
Des petits enfants.

Gonzalve Desaulniers



A M. Gonzalve Desaulniers

Ami, quand le poète a soif de l'idéal,
Quand il croit ardemment aux promesses du rêve,
Il n'a plus de repos, et son aile l'enlève
Et le porte partout d'un élan triomphal.

Il cherche dans le ciel, dans le matin brumal,
Dans les ombres du soir et les bruits de la grève,
Dans l'épaisse forêt qui chante, ivre de sève,
Ou qui s'endort, transie, au souffle boréal.

Avant de s'envoler aux lointaines distances,
Ton âme fut bercée au rythme de mes stances,
Et se mit à chanter. Tu me l'as dit. Alors

Alors j'en suis très fier... Très fier, je le répète,
Mais—ne m'accuse pas d'être un peu trop retors—
J'ai ma part de tes vers si je t'ai fait poète.

Pamphile LeMay



Concours du "JOURNAL DE FRANÇOISE"

1er PRIX

*Il faut qu'une aile soit ouverte
Ou fermée ; on ne peut sortir
De ce parfait dilemme, certe,
Sans mentir.*

*Chacun juge à son point de vue:
Pour moi la chose mise au point
"Ouvrir" serait une bévue,
"Ferma", point.*

*Le drapeau s'"ouvrait" à la brise,
Quand la foudre abattit son mâl ;
Donc, son aile, que le coup brise,
Se "ferma".*

*Est-ce à l'oiseau libre au bocage
Que notre poète a pensé ?
Non c'est à l'oiseau mis en cage,
Et blessé.*

*L'imagination, bridée,
En lisant, saisit aussitôt
Que l'image sort de l'idée,
Non du mot.*

*L'opinion qu'ici je couche,
Les juges, pour la proclamer,
Vont-ils, au lieu d'"ouvrir" la bouche
La "fermer" ?.....*

Krébin Kouï.

(Wilfrid Lalonde, avocat.)
Montréal.

2ième PRIX

Ma chère Françoise,

Hardouin, dans un de ses derniers billets du "Matin", prétend que la supériorité de la poésie sur la prose réside en ce que, lisant les mêmes œuvres, l'un dira : "C'est sublime", et l'autre : "C'est idiot". Et tous deux, conclut-il, auront raison neuf fois sur dix.

Dans le présent concours, M. Lozeau, me paraît avoir raison quant aux lois de l'aviation et de la logique, mais, Fréchette, à mon sens, est largement dans le vrai, au point de vue du sentiment et de la poésie.

C'est encore ce que je préfère.

Alors, vous comprenez.....

François.
(Marc Sauvalle)
Ottawa.

3ème PRIX

"Journal de Françoise",
80 rue Saint-Gabriel,
Montréal.

Et notre vieux drapeau trempé de pleurs amers,
FERMA son aile blanche et REPASSA les mers ?

OUVRIT son aile blanche et REPASSA les mers ?

Ni l'une ni l'autre de ces expressions ne me satisfait, néanmoins je préfère la première qu'une logique un peu libérale pourrait à la rigueur accepter.

En effet, il s'agit ici de la fin d'un long conflit durant lequel le vieux drapeau avait été constamment déployé. L'idée de défaite y est bien rendue, et l'expression "ferma" continue très naturellement cette idée principale. La comparaison indiquée par le mot "aile" est juste, claire et précise ; enfin la contradiction entre "ferma" et "repassa" n'est qu'apparente, car on peut légitimement prétendre que le drapeau repassa les mers "passivement", ce qui suffirait à justifier l'emploi de "ferma".

"Ouvrit son aile" laisserait entendre que le drapeau était resté jusque là au repos, ce qui est évidemment faux.

Garneau aurait peut-être proposé :

TRAINANT son aile blanche, a repassé les mers.

Impartial.

[J. M. Fleury,]
Ottawa.

A madame la Directrice
du "Journal de Françoise",
Montréal,

Madame,

J'ai le plaisir d'accuser réception du premier prix que les juges ont eu l'obligeance d'accorder à "Krébin Kouï", pour le concours du "Journal de Françoise", organisé par M. le sénateur Poirier.

Veillez croire que je suis très flatté de cet insigne honneur.

Avec mes remerciements, agréés mes souhaits de prospérité pour votre intéressant journal et croyez-moi
Votre obligé serviteur,

Wilfrid Lalonde.

Ottawa, 19 mai 1907.

Ma chère Françoise,

Habet sua fata libelli.

c'est du latin et veut dire en français vulgaire "Les petits livres ont leur histoire" Il paraît qu'il en est de même pour les petits articles.

L'auteur de la boutade signée "Français" sur le conflit Lozeau-Fréchette, c'est moi.

J'avais écrit une longue réponse au concours et je vous en ai pompeusement envoyée la première partie que je persiste à croire la meilleure—malgré l'aréopage.

Mais ne voulant pas que la queue fût perdue, j'y ai ajouté une petite couette pour lui donner une tournure présentable.

Et j'ai expédié ce chétif échantillon via Montréal "just for fun".

Je comptais si peu qu'il impressionnerait les solennels délibérants que je n'en ai pas même pris copie au typewriter et que j'ai conservé seulement le brouillon qui fera foi, j'espère, et que je vous inclus sous ce pli pour revendiquer la paternité de "Français".

Mais, je suis têtue comme un Normand et je prétends encore que le vers de Sully Prudhomme que j'ai signalé exonère Fréchette de toute accusation d'avoir tripatoüillé la muse.

Mille amitiés.

Marc Sauvalle.

22 mai.

Tous mes remerciements pour le chèque reçu ce matin.

Vous l'avez fait couleur de laurier, ce n'en est que plus aimable.

M. S.

Le Congrès féminin

Au moment où nous allons sous presse, le Congrès de la Fédération Nationale de la Saint-Jean-Baptiste bat son plein. Nous ne pouvons donc parler comme nous le voudrions de ses résultats ; nous nous réservons toutefois le loisir de revenir sur cet intéressant sujet, et d'en écrire notre pensée.

Un dernier mot sur le Concours

Le "Journal de Françoise" publie aujourd'hui les réponses primées, et le public qui a suivi, avec un vif intérêt, les détails de ce concours ne manquera pas de saluer de leurs félicitations le nom des heureux vainqueurs.

Certes, la tâche des juges a été, en l'occurrence, des plus difficiles: Songez que des centaines de réponses ont été reçues et que le choix des meilleurs, entre toutes ces excellentes, menaçait de rendre pénible une besogne qui ne devait être qu'un plaisir.

C'est fait toutefois et le public appréciera

Il devra apprécier de plus, — car nous donnerons dans les numéros qui suivront les réponses des autres concurrents, — qu'il n'y a pas lieu de désespérer de l'avenir de la littérature canadienne en notre pays.

Ce qu'il y a de talent parmi nous! nous pouvons nous en convaincre dans ces concours où sous le voile de l'anonymat, l'intelligence parle librement. Quel dommage, cependant, — je ne puis m'empêcher de le déplorer, — que notre éducation n'ait pas donné plus de méthode à la formation du cerveau si brillant des Canadiens-français.

Je me résume: ce concours a eu un succès, un très grand succès même. Mon âme de directrice s'en réjouit profondément, et je rends grâce à M. le sénateur Poirier qui a organisé cette mémorable joute littéraire. Tous mes abonnés, je le sais, lui en seront aussi reconnaissants que moi-même.

Ce concours du "Journal de Françoise", s'il a été le premier, ne restera pas le dernier.

A l'automne nous reviendrons avec un sujet également populaire, et nous espérons, qu'alors, des prix plus nombreux pourront récompenser un plus grand nombre de vainqueurs.

Françoise.

Le plus beau poème, c'est la vie; la vie se lit tout en se composant.

AMIEL.

Relation de la victoire remportée à Carillon par les troupes du Roy le 8 juillet 1758

A monsieur le juge Sicotte,
Président de la Société des
Antiquaires,

Je ne vous dirai rien monsieur le Président, du grand chagrin que j'ai eu de ne pouvoir faire partie des distingués sociétaires qui sont allés, le dix-huit mai dernier, en pèlerinage à Carillon.

J'ai déjà vu cet endroit immortalisé par Montcalm, mais le revoir encore, m'eut causé à nouveau une profonde émotion et une sensible joie.

Dans l'intention de vous être agréable, monsieur le président, vous qui êtes si dévoué à notre société, j'avais extrait, des lettres inédites de Montcalm que je parcours en ce moment, le récit officiel qui a été fait de la bataille de Carillon, et qui a été trouvé dans ses lettres à Madame la marquise de Montcalm, sa femme. Je me proposais le plaisir doux de vous en faire la lecture sur les lieux mêmes, témoins de tant de bravoure et de vaillance, et, je chéris, très orgueilleusement l'impression que ce récit vous eût été plus sympathique que celui de Parkman, dont on ne saurait louer en tous points, la rigoureuse exactitude historique.

Permettez-moi donc, monsieur le président, puisque je ne suis pas allée à Carillon, de transcrire ces lignes pour le "Journal de Françoise" puisque je n'ai pu vous le lire. C'est une page d'histoire si belle que vous trouverez bon, je le sais, d'en partager la lecture, non seulement avec vos sociétaires, mais avec tous mes abonnés.

Croyez, monsieur le président, à l'expression sincère de mes meilleurs sentiments.

Françoise.

Membre de la Société des Antiquaires.

Le Marquis de Vaudreuil, incertain des mouvemens des ennemis, avait, au commencement de cette campagne, crû devoir partager ses

forces; il avait destiné le Chevalier de Lévis à exécuter une expédition secrète avec un détachement d'élite dont 400 hommes choisis dans les troupes de terre. Le reste de ces troupes fut envoyé aux ordres du Marquis de Montcalm pour défendre la frontière du Lac Saint Sacrement. Le Marquis de Montcalm arriva le 30 juin à Carillon, le rapport de prisonniers faits quelques jours auparavant ne luy permirent pas de douter que les ennemis n'eussent assemblé près les ruines du Fort Guillaume-Henry une armée de 20 à 25 mille hommes et que leur projet ne fut de marcher incessamment à luy.

Il fit aussitôt part de ces nouvelles au Marquis de Vaudreuil et ne balança pas à prendre une position en avant qui pût en imposer aux Ennemis, retarder leurs mouvemens, et donner aux secours de la Colonie le temps d'arriver. En conséquence le Sieur de Bourlamâque eut ordre d'occuper le portage à la tête du Lac St-Sacrement avec les trois Bataillons de la Reine, Guyenne et Béarn; le Marquis de Montcalm, avec ceux de la Sarre, Royal-Roussillon, Languedoc et le 1er de Berry, occupa de sa personne les deux rives de la rivière de la Chûte, ainsi nommée parce qu'en cet endroit le Lac St-Sacrement rétréci par les montagnes y vient en bouillonnant décharger ses eaux dans la rivière St-Frédéric et le Lac Champlain; le 2ième Bataillon de Berry fut chargé de la garde et du service du Fort de Carillon.

Le Marquis de Montcalm fit en même tems reconnaître et déterminer par les sieurs de Pontleroy et Désardouin, ingénieurs, la position d'un camp retranché qui recouvrit ce Fort; et comme nous n'avions que peu de Canadiens et seulement 15 sauvages, il tira des Bataillons Français deux troupes de volontaires dont il donna le commandement au sieur Bernard Capitaine au Régiment de Béarn et

Duprat Capitaine dans celui de La Sarre.

Le 5 au soir des découvreurs que nous avons sur le Lac St-Sacrement avertirent qu'ils y avaient vû un grand nombre de Berges qui devaient estre et qui étaient en effet l'avant-garde de l'armée ennemie. L'ordre fut aussitôt donné aux troupes des Camps du Portage et de la Chûte de prendre les armes, de passer la nuit au bivouac et de déblayer les équipages ; les Volontaires de Duprat furent envoyés prendre poste sur une rivière que l'on appelle la Rivière de Pernès, laquelle vient entre les montagnes dont ce pays est couvert, se jeter dans celle de la Chûte. Les ennemis pouvaient nous tourner par les derrières de ces montagnes et il était essentiel d'en estre instruit. L'on détacha 350 hommes aux ordres du sieur Trépezec, Capitaine au Régiment de Béarn pour se porter entre la montagne et la rive gauche du Lac St Sacrement et les Volontaires de Bernard occupèrent un autre poste intermédiaire entre la montagne pelée et le camp du portage ; ont prit aussi des mesures pour éclairer le débarquement que les ennemis pouvaient faire sur la rive droite du Lac.

Le 6, à 4 heures du matin, on aperçut en vue du portage, l'avant-garde de l'armée ennemie. Sur le champ le Marquis de Montcalm envoya ordre aux sieurs de Pontleroy et Désardouin de tracer en avant de Carillon sur le terrain déjà déterminé des retranchemens en abattis, et au 2^{ème} Bataillon de Berry d'y travailler avec ses drapeaux. Les ennemis commencèrent à débarquer sur les 9 heures ; le sieur de Bourlamaque fit alors sa retraite en leur présence avec les 3 Bataillons du portage dans le meilleur ordre. Il se joignit au Marquis de Montcalm qui l'attendait en bataille sur les hauteurs de la rive droite de la Chûte avec Royal-Roussillon et le premier Bataillon de Berry ; ces cinq Bataillons réunis passèrent la Rivière, en rompirent le pont et avec ceux de La Sarre et de Languedoc occupèrent les hauteurs qui bordent la rive gauche. Cette retraite se serait faite sans perdre un seul homme, si le Détachement du Sieur de Trépezec ne se fut égaré. Abandonné du petit nombre de Sau-

vages qui luy servaient de guides, il se perdit dans ces montagnes couvertes de bois et vint après douze heures de marche tomber dans une Colonne anglaise qui marchait vers le Rivière de la Chûte. Nous avons eu de ce détachement 6 officiers et environ 150 soldats tués ou pris ; il s'est longtemps défendu mais il a fallu céder au nombre. Les Anglais y ont fait une perte considérable en la personne de Mylord How maréchal des logis de leur armée et Colonel d'un des Régimens de la vieille Angleterre.

Sur les 6 heures du soir, le sieur Duprat, ayant donné avis que les ennemis poussaient une tête vers la rivière de Bernès avec des pioniers et que leur dessein était évidemment d'y jeter un pont, le Marquis de Montcalm luy envoya ordre de se replier et commença lui-même sa retraite vers les hauteurs de Carillon, où il arriva au soleil couché. Dès le soir même, une partie des troupes réglées des ennemis et leurs troupes légères vinrent occuper les deux rives de la rivière de la Chûte, longeant vers la rivière de Bernès et s'y retranchèrent. Le reste de leur armée occupa le terrain du débarquement le portage et s'y retrancha pareillement.

Le 7 l'armée française fut toute employée au travail des abattis ébauchés la veille par le 2^{ème} Bataillon de Berry. Les Officiers donnaient l'exemple et les Drapeaux étaient plantés sur l'ouvrage ; il avait été tracé sur des hauteurs à peu près à 650 toises en avant du Fort de Carillon.

La gauche appuyait à un escarpement distant de 80 toises de la rivière de la Chûte et dont le sommet fut couronné par un abattis ; cet abattis flanquait une trouée derrière laquelle on devait placer 6 pièces de canon pour la battre ainsi que la rivière.

La droite appuyait également à une hauteur dont la pente n'était pas si raide que celle de la gauche ; la plaine entre cette hauteur et la rivière de St-Frédéric était flanquée par une branche du retranchement et devait l'être par une batterie de quatre pièces de canon qui n'a été finie que le lendemain de l'action ; de

plus le canon du Fort était dirigé sur cette plaine ainsi que sur le débarquement qui pouvait se faire à la gauche.

Le centre suivait les sinuosités du terrain, conservant le sommet des hauteurs et toutes les parties se flanquaient réciproquement. Plusieurs à la vérité y furent, ainsi qu'à la droite et à la gauche, battus en écharpe par les ennemis, mais c'est qu'ils ne nous donnèrent pas le tems d'y élever des traverses. Ces espèces de retranchemens étaient faits de troncs d'arbres couchés les uns sur les autres, ayant en avant des arbres renversés, dont les branches coupées et apointées produisaient l'effet de chevaux de frize. Entre 6 et 8 heures du soir les piquets de nos troupes détachées aux ordres du Chevalier de Lévis arrivèrent au camp et le Chevalier de Lévis y arriva dans la nuit.

Toute la journée nos Volontaires firent le coup de fusil avec les Troupes légères des ennemis. Le général Abercromby s'était de sa personne avec une grande partie des Milices et le reste des troupes réglées, avancé jusqu'à la Chûte. Il y avait fait passer plusieurs Berges et des pontons montés de deux pièces de canon chacun. Ces troupes élevèrent aussi dans cette journée plusieurs retranchemens les uns en avant des autres et dont le plus près de notre abattis, en était à peine à une portée de canon. Nous passâmes la nuit au bivouac le long des retranchemens.

Le 8 on battit la générale à la pointe du jour, afin que toutes les troupes pussent connaître leur poste pour la défense du retranchement, suivant la disposition cy-jointe, qui était à peu près celle dans laquelle on y avait travaillé.

L'armée était composée des 8 bataillons de la Reine, La Sarre, Royal-Roussillon, Languedoc, Guyenne, les deux de Berry et celui de Béarn et de 450 Canadiens ou soldats de la Marine ; ce qui faisait en tout 3600 combattans.

A la gauche de la ligne furent postés les bataillons de La Sarre et de Languedoc et deux des piquets arrivés la veille ; les volontaires de Ber-

nard et Duprat gardaient la trouée percée sur la rivière de la Chûte.

Le centre était occupé par le 1er Bataillon de Berry, par celui de Royal-Roussillon et par le reste des piquets du Chevalier de Lévis.

La Reine, Béarn et Guyenne défendaient la droite, et dans la plaine entre l'escarpement de cette droite et la rivière de St-Frédéric, on avait posté les Troupes de la Colonie et les Canadiens retranchés aussi par des abattis. Dans tout le front de la ligne, chaque bataillon avait derrière lui une compagnie de grenadiers et un piquet en réserve tant pour soutenir leur bataillon que pour se poster où il serait nécessaire. Le Chevalier de Lévis fut chargé de la droite, le sieur de Bourlamaque de la gauche, le marquis de Montcalm se réserva le centre. Cette disposition réglée et comme, les troupes se remirent aussitôt au travail ; partie fut occupée à perfectionner l'abattis, le reste à construire les deux Batteries mentionnées cy-dessus et une redoute qui devait encore protéger la droite.

Le matin de ce jour, le colonel Jhonson arriva à l'armée anglaise avec 300 sauvages Ichactans et des cinq nations et le capitaine Jacob avec 150 autres. Bientôt après nous les vîmes, ainsi que quelques troupes légères, sur une montagne qui est vis-à-vis de Carillon de l'autre côté de la rivière de la Chûte. Ils firent même une grande fusillade qui n'interrompit pas le travail ; on ne s'amusa pas à y répondre.

A midi et demy, l'armée anglaise déboucha sur nous. Les compagnies de Grenadiers, les Volontaires, les gardes avancées se replièrent en bon ordre et rentrèrent dans la ligne. Au moment même et au signal convenu toutes les Troupes furent à leurs postes.

La gauche fut la première attaquée par deux colonnes dont l'une cherchait à tourner le retranchement et se trouva sous le feu du Régiment de la Sarre, l'autre dirigea ses efforts sur un saillant entre Languedoc et Berry ; le centre où était Royal-Roussillon fut attaqué pres-

que en même tems par une troisième colonne ; une quatrième attaque la droite entre Béarn et la Reine. Ces différentes colonnes étaient entremêlées de leurs troupes légères et meilleurs tireurs, lesquels, couverts par les arbres, ont fait sur nous le feu le plus meurtrier. Au commencement de l'affaire, quelques Berges et pontons partis de la Chûte s'avancèrent en vue de Carillon. La bonne contenance des volontaires de Bernard et Duprat que soutenait le sieur de Ponthariès à la tête d'une compagnie de grenadiers et d'un piquet de Royal-Roussillon et quelques coups de canons tirés du Fort les forcèrent de se retirer.

Ces différentes attaques furent presque tout l'après-midi, et presque partout de la plus grande vivacité.

Comme les Canadiens et troupes de la colonie ne furent point attaqués, ils dirigèrent leur feu sur la colonne qui attaquait notre droite et qui se trouvait quelquefois à portée d'eux. Cette colonne composée de grenadiers anglais et des montagnards d'écosse, continua sa charge pendant trois heures sans se rebuter n'y se rompre et plusieurs se sont fait tuer à 15 pas de notre abattis.

Sur les cinq heures, la colonne qui avait attaqué vivement Royal-Roussillon, se rejeta sur le Saillant défendu par le régiment de Guyenne et par la gauche de celui de Béarn ; la colonne qui avait attaqué la droite s'y rejeta aussi, en sorte que le danger devint urgent à cette partie. Le Chevalier de Lévis s'y porta avec quelques troupes de la droite que les ennemis ne faisaient plus que fusiller, le Marquis de Montcalm y accourut aussi avec quelques-unes des réserves, et les ennemis éprouvèrent une résistance qui ralentit enfin leur ardeur.

La gauche soutenait toujours le feu des deux colonnes qui tentaient de percer dans cette partie. Le sieur de Bourlamaque y avait été dangereusement blessé sur les 4 heures et les sieurs de Senezergues et de Privast, lieutenants-colonels de LaSarre et de Languedoc suppléaient à son absence en donnant les meilleurs or-

dres. Le marquis de Montcalm s'y porta plusieurs fois et fut attentif à y faire passer du renfort dans tous les moments de crize.

Sur les 6 heures les deux colonnes de la droite abandonnèrent l'attaque de Guyenne, vinrent faire encore une tentative contre Royal-Roussillon et Berry et enfin un dernier effort à la gauche. A sept heures l'armée ennemie ne s'occupa plus que de sa retraite, favorisée par le feu des troupes légères, lequel s'entretint jusqu'à la nuit. Ils abandonnèrent avec le champ de bataille, leurs morts et une partie de leurs blessés.

L'obscurité de la nuit, l'épuisement et le petit nombre de nos troupes, les forces de l'ennemy qui malgré sa défaite était encore infiniment supérieur à nous, la nature de ces bois dans lesquels on ne pouvait, sans sauvages, s'engager contre une armée qui en avait 4 ou 500, plusieurs retranchements élevés en échelon depuis le champ de bataille jusqu'à leur camp ; voilà les obstacles qui nous ont empêchés de suivre les ennemis dans leur retraite. Nous comptions même qu'ils tenteraient le lendemain de prendre leur revanche et nous travaillâmes toute la nuit à nous défilier des hauteurs voisines par des traverses, à perfectionner l'abattis des Canadiens et à finir les batteries de la droite et de la gauche commencées le matin.

Le 9 nos Volontaires ayant averti le marquis de Montcalm que les postes de la Chûte et du portage paraissaient abandonnés, il donna ordre au Chevalier de Lévis d'aller le lendemain à la pointe du jour avec les grenadiers, les volontaires et les Canadiens reconnaître ce qu'était devenue l'armée ennemie.

Le Chevalier de Lévis s'avança jusqu'au delà du portage. Il trouva partout les traces d'une fuite précipitée, des blessés, des vivres, des équipages abandonnés, des débris de berges et de pontons brûlés, preuves incontestables de la grande perte que les ennemis ont faite. Nous l'estimons à 400 hommes tués ou blessés. S'il en fallait croire quelques-uns d'entre eux et la promptitude de leur

retraite, elle serait encore plus considérable. Ils ont perdu plusieurs officiers principaux, Mylord How, le Sieur Spital major général, le commandant en chef des forces de la Nouvelle York et plusieurs autres.

Les sauvages des cinq nations sont restés comme spectateurs à la queue des colonnes. Ils attendaient sans doute pour se déclarer, l'événement d'un combat qui ne paraissait pas aux Anglais devoir être douteux.

L'acte que nous avons entre les mains, publié dans leur colonie pour la levée et l'entretien de cette armée annonce "l'invasion générale du Canada" et ces mêmes termes sont exprimés dans toutes les commissions de leurs officiers de Milice. Il leur est dû la justice qu'ils nous ont attaqué avec la plus vive opiniâtreté; il n'est pas ordinaire que des retranchemens le soient sept heures de suite presque sans aucune relâche. Cette victoire est due aux bonnes manœuvres de nos généraux avant et pendant l'action et à la valeur incroyable des troupes. Tous les officiers de l'armée s'y sont conduits de façon que chacun d'eux méritait un éloge particulier. Nous avons eu environ 350 hommes tués ou blessés dont 38 officiers.

Pour lire de Mai à Aout

"La Revue Hebdomadaire" commence, dans ses numéros de mai, les Souvenirs de M. de Marcère, sénateur, ancien ministre, sur l'Assemblée nationale ("Echec des tentatives de restauration monarchique en 1873; les Salons politiques sous la troisième République"); Elle publiera ensuite, durant ces trois mois (mai-juin-juillet), "le Ministère du 2 janvier 1870"; l'Arrestation d'Henri Rochefort", par M. Emile Ollivier, de l'Académie française; "la Conférence de La Haye", par M. Hanotaux, de l'Académie française; "Après la prise de la Bastille, la Grande peur", par M. Funck-Brentano; la suite des "Mémoires" de Mme de Boigne; "les Revendications des inscrits maritimes", par M. Jules Siegfried, député, ancien ministre; "les Petits Polonais", par M. Welschinger, de l'Institut; "l'Oeuvre d'André Theuriet", par M. René Doumic; "Napoléon et la littérature au dix-neuvième siècle", par M. Henri Hous-saye, de l'Académie française; un roman de M. Georges d'Espèrès: "le Briseur de chaînes" (histoire de l'invasion de l'Irlande par le général Humbert, en 1796).

"La Revue Hebdomadaire" ne publie que de l'inédit: cent cinquante pages chaque semaine. Prix de l'abonnement, du 1er mai au 1er août: trois mois, 5 fr. 75. Librairie Plon, 8, rue Garancière, Paris.



Petite Histoire Vraie



Le soir tombe, tout est calme, vague, mélancolique comme un rêve.

Et pas un cri, pas un chant, pas une voix... tout repose.

Assise sous le porche, la bonne madame Delage tricote comme si sa vie dépendait de ce bas qui s'allonge à vue d'œil. Le cliquetis des aiguilles, le grincement des vieilles berces accompagnent de grands soupirs douloureux, et le vieux visage se crispe dans une expression de tristesse navrante.

C'est que tout ce qui lui reste de joie vient de disparaître avec les petits-fils, qui, depuis huit jours l'ont entourée de leurs caresses et ont rempli la grande maison de leur tapage joyeux.

Elle a revécu les jours anciens, retrouvant chez les petits les traits, la voix et les caprices de son Pierre. Durant cette semaine elle a oublié la solitude d'hier, le grand vide de demain, elle s'est reprise à trouver la vie belle et bonne. Puis, brusquement, l'heure du départ est venue, elle a embrassé les chéris avec une tristesse poignante, et appuyée au cadre de la porte, elle les a vus s'entasser dans la grande charrette, se bousculer en riant, et jouir autant du plaisir du départ que de la joie de l'arrivée.

Elle les a regardés disparaître là-bas, au tournant, et elle a voulu rentrer dans la maison remplie d'ombres, mais un grand frisson l'a prise, le vide soudain perçu lui a donné la notion de son amère solitude, et elle s'est assise dehors pour essayer d'échapper à l'angoisse qui l'étrangle.

Un bruit de pas lui fait relever la tête.

— Bonjour, la mère, fait le vieux Caseau, elle est raide, la grande côte!

Après un coup d'œil sur la vieille, il ajoute:

— J'ai vu les petits. Ils en mettent un cœur à saluer le vieux monde! Quand ils m'ont crié: "Bonsoir, père Caseau", j'en ai été tout remué. Ils sont gentils tout plein et... que

le bon Dieu les bénisse... et vous aussi, la mère!

La vieille avait posé son tricot et piqué une aiguille dans son bonnet. Sans relever la tête, elle avait écouté le vieux et pour toute réponse, elle soupira tristement.

— C'est bien vrai, reprit-il, compatissant, qu'ils ne nous appartiennent pas longtemps nos enfants! Ils ne savent pas comme la vie est dure quand ils nous laissent!

Mais allons! Faut pas pleurer, la mère! Faut se résigner puisqu'on ne peut empêcher rien de rien! La vie est la même pour tous! Ça commence beau, ça finit triste!

Tout en philosophant, le bonhomme avait sorti sa pipe, et pendant qu'il la bourrait avec précaution, il jetait des regards furtifs sur sa vieille amie qui n'avait pas repris son tricot et qui soupirait toujours.

Il se tut. Parfois il ouvrait les lèvres, prêt à parler, puis il les refermait avec une mime d'écolier pris en faute.

Il avait bien trouvé un moyen, lui, un bon, croyait-il, pour donner à sa bonne amie une vie passable, mais voilà, elle rirait peut-être de lui et de son projet, et on a beau être vieux, l'orgueil est toujours jeune.

Enfin, il se décida, et d'une voix mal assurée, feignant de plaisanter:

— Savez-vous, la mère, que vous ne vieillissez pas? Vous y voyez comme moi à quarante ans, et à vous rencontrer le dimanche, vous rendre si alerte à l'église, on oublie que vous passez la soixantaine. Faut croire que les bonnes gens, comme les bonnes choses ne s'usent pas vite. Faut croire aussi, que je n'étais guère bon, moi, qui m'use un peu plus tous les jours. Sans mes lunettes vertes, je ne supporte pas la grand'lumière, et sans mon bâton, je ne monterais pas jusqu'ici! Oui! Oui!... je vieillis: les yeux s'en vont, la montagne a réussi à me déjamber, un jour viendra où je n'aurai plus qu'à mourir... à mourir tout seul!

Le vieux secoua sa pipe et se re-prenant:

—Ah ça ! moi qui viens pour vous consoler, et je suis là à faire mon Jérémie ! Vous allez dire que ma tête s'en va avec le reste.... et pourtant... pourtant... j'ai un projet, un rêve, quoi ! —Il la regarda indécis— On a comme ça des idées... comme les jeunes !

—Dites-les vos idées, mon voisin, ça changera les miennes !

Et les bons petits yeux de la vieille pétillaient de malice.

—Hum, hum, grommela-t-il, si vous alliez rire de moi !

—Allez donc, ça ne serait pas la première fois ! On n'en meurt pas, et la preuve c'est que vous êtes toujours prêt à en courir la chance !—

Cette saillie ne dérida pas le vieux : c'était si difficile à dire et cela lui tenait tant au cœur ! Dame, s'il échouait, s'en était fait de ses douces songeries au milieu des fumées de sa pipe.

Plus il réfléchissait, plus ses sourcils se fronçaient, et plus sa pipe lâchait de nuages.

La vieille, impressionnée par ce silence, si peu dans les habitudes de son ami, se fit encourageante et douce :

—Faudrait tout de même me dire ce que vous avez sur le cœur ! On est bons amis, quoi !

Il se redressa, et commença bravement :

—Voyez-vous, la mère, j'ai beau dire que les vieux sont condamnés à l'abandon. J'ai beau dire qu'il n'y a qu'à endurer son mal, je ne me résigne pas à faire ce que je prêche si bien. Moi aussi une grosse tristesse me poigne de me sentir tout seul dans ma maison... quand je suis trop malheureux, je m'en salue, et je viens vous faire un brin de compagnie à vous qui êtes seule aussi. Mais voilà ! C'est ça qui m'a donné mon idée, et il ne faudrait pas m'appeler un vieux fou, hein ? Si vous vouliez, la mère, nous mettrions ensemble nos deux vies tristes, dans ma maison ou dans la vôtre. Je suis vieux c'est vrai, mais je puis encore vous protéger et vous aider, et nous aurions des bons jours heureux au lieu de gémir chacun dans son coin, tout seuls jusqu'au bout !

Il poussa un grand soupir. Il avait tout dit. Il était un peu inquiet... si elle allait refuser, maintenant ! La petite vieille sourit franchement.

—Eh bien, père, non seulement vous perdez la tête, mais vous me la faites perdre aussi... et votre idée a du bon !

Voilà quinze jours de cela et si vous passez devant la maison du père Caseau, vous verrez le vieux qui fume sa pipe, et madame Caseau en coiffe blanche se berce en tricotant un bas, mais ce n'est plus le même, et c'est pour son vieux que la bonne femme agite si joyeusement ses aiguilles.

Danielle Aubry.

La Legende
de l'Ange Pleureur

Ce soir-là, Marie mère de Dieu, suivie des archanges préférés Michel et Gabriel, se dirigeait, par les sentiers lactés du paradis, tout embrasés de leurs crépusculaires, vers la porte d'azur où saint Pierre attend chaque jour, jusqu'à l'heure de "l'Angelus", les âmes bienheureuses admises au banquet des éternelles félicités.

Tous les trois, vêtus de blanc, cheminaient lentement dans les rayons pourpres du grand soleil.

Ils semblaient écouter, ravis, l'invisible harmonie du chœur des anges chantant "l'Alleluia", tandis qu'en un bruissement d'ailes frémissaient des harpes d'or, et que des brises embaumées de toutes les senteurs de mai leur apportaient de la terre, confondues en un hymne d'amour, mille voix de cloches vibrantes de prière et d'allégresse.

—C'est "l'Angelus", dit saint Pierre, en se signant trois fois. C'est l'ordre du repos pour tout ce qui là-bas travaille et doit mourir !

Et après avoir longuement interrogé l'horizon devenu plus sombre, n'apercevant dans l'immensité vague aucune âme en détresse, le patriarche éteignit les derniers feux du jour, lança dans l'espace quelques étoiles, ferma d'un nuage l'entrée du paradis,

alluma la Grande Ourse, et attendit.

Il attendit, le bon saint Pierre, car il savait que chaque année, au déclin du premier jour de mai, la Reine du ciel, parcourant les jardins paradisiaques pour présider à l'éclosion des roses, s'arrêtait un instant sur le seuil espéré des élus, et lui demandait une âme pure en échange de quelque don.

Soudain, une lumière vive l'éblouit.

Deux blonds jeunes hommes, dont les grandes ailes frôlaient le velours des mousses, étaient devant lui.

Dans les plis de leur blanche tunique brillaient sept fuseaux d'or

—Pierre, dit l'un d'eux, la Reine du ciel est avec toi.

Le patriarche s'inclina devant Marie, dont les pieds nus reposaient sur un croissant lumineux, tandis que ses cheveux couleur de moisson mûre flottaient au souffle des chérubins, — têtes ailées, souriantes et voletantes dans un nuage diaphane, nimbe animé, resplendissant autour du calme et radieux visage de l'Immaculée.

Vénéré gardien du séjour de lumière



"Ne Fermez pas les Yeux"

sur l'importance de choisir une bonne pharmacie pour y faire préparer vos prescriptions et même pour y acheter les mille petits objets qui font partie de la pharmacie.

Souvent quelques sous de plus sont une garantie qui vous vaut des dollars en bons résultats.

Vous êtes assurés de toujours avoir la meilleure valeur et le meilleur service possible quand vous venez à l'une de nos trois pharmacies.

Nous achetons aux meilleurs prix et nous vendons à des prix modérés.

HENRI LANCTOT
3 PHARMACIES

295 rue Ste-Catherine Est, angle St-Denis
820 rue Saint-Laurent, angle Prince-Arthur
447 rue Saint-Laurent, près DeMontigny

re, dirent les archanges, tu nous as témoigné le désir de réparer les mailles de tes filets avec le fil de la Vierge, si léger que l'haleine d'un enfant le peut rompre, mais que ne peuvent briser les griffes de Lucifer quand tu veux lui ravir les âmes. Prends ces fuseaux qu'une main divine a préparés pour toi.

—Beaux séraphins, répondit Pierre, permettez-moi qu'en retour je vous fasse don d'un filet merveilleux dont les mailles en rayons d'argent retiendront les étoiles brillantes et les perles blondes que vous rêvez de fixer vous-mêmes au bandeau des vierges qui vous aiment.

—Et à moi, murmura Marie mère de Dieu, que me donneras-tu?

—A la Reine du ciel, répondit l'Apôtre, je donnerai l'âme la plus pure qui soit entrée ce premier jour de mai, dans le jardin des élus.

Et le bon saint Pierre ouvrit son grand-livre, et dans la colonne des petits enfants, il avisa le doux bébé d'une pauvre veuve que l'ange de la mort, le trouvant si doux avec ses yeux bleus et son teint pâle, avait, le matin même, touché du doigt pendant son sommeil.

Michel et Gabriel, ayant soulevé deux grands rideaux de chèvrefeuille, firent avancer l'enfant qui venait de revêtir la tunique pailletée des anges.

L'oiselet du paradis, tout ébloui, tout gauche, fermait les yeux. Ses petites ailes, plus blanches que celles des cygnes, s'entr-ouvraient frissonnantes, inexpérimentées, sous les chauds rayons de la nouvelle vie, secouant avec les frissons du grand voyage les derniers souvenirs de la terre.

A sa vue, dans l'auréole de la Vierge, toutes les têtes ailées s'agitèrent de plaisir, ce qui fit neiger comme des pétales d'églantines ou des plumes de tourterelles.

Sur un signal de saint-Michel, des légions de petits anges, rieurs et joufflus, empêtrés dans des guirlandes de roses mousseuses, dégringolèrent en gazouillant et déposèrent aux pieds de leur petit frère des bijoux et des fleurs.

—Choisis et prends, lui disaient-ils.

Et l'enfant, de ses grands yeux tristes, les dévisageait, ne touchant à rien.

—Viens avec nous, fit l'un d'eux, nous poursuivrons, dans la vallée des Lys, des oiseaux aux huppées d'émeraude et des libellules couleur de feu.

—Je te donnerai, reprit un autre, mon char de nacre attelé de six colombes.

—Et moi, dit un troisième, mon bel encensoir d'or et ma lyre de cristal.

L'enfant ne répondait pas.

—Sainte Vierge, crièrent tous les petits anges, dont les boucles blondes se hérissaient de surprise, c'est un gros vilain petit boudeur: il ne veut pas jouer.

—S'il faut que la Reine du ciel réponde à ton premier désir, dit alors la vierge Marie, parle! au nom de mon fils Jésus, tu seras exaucé.

Et, comme elle lui tendait les bras, le bébé se précipita vers elle, et, tout en larmes:

—Oh! Madame, s'écria-t-il, faites que je revoie ma mignonne maman, et je serai toujours bien sage, et je ferai tout ce que vous voudrez.

En entendant ces mots, saint Pierre se rappela qu'il avait omis de présenter à l'enfant la coupe où les nouveaux élus boivent, au seuil du paradis, l'éternel oubli des choses humaines; mais il était trop tard, — la Vierge avait promis sur le nom de son fils Jésus d'exaucer le vœu du petit ange, et ses yeux de pervenche brillaient déjà d'une indicible félicité.

—Viens! dit Marie.

Et glissant sur un rayon de lune, ils pénétrèrent tous deux dans une grotte obscure et silencieuse où les chérubins de l'auréole et les archanges eux-mêmes ne les suivirent pas.

—Bonne Vierge, où me conduisez-vous? demanda l'enfant. J'ai peur! il me semble que j'entends pleurer et que je vais encore mourir.

—Regarde! répondit Marie, et le fond de la grotte s'entr'ouvrit et s'illumina.

Sur un lit, au pied duquel brûlaient deux cierges, un petit enfant, tout pâle, était couché.

Il tenait entre ses mains jointes un buis béni et un chapelet.

Près de ce lit, une femme en noir, une femme que le petit ange reconnut, était agenouillée; mais vainement il tendait les bras vers elle, — cette femme ne le voyait pas, et n'avait d'yeux que pour le cher cadavre qu'elle couvrait de baisers.

—O mon amour! ô mon trésor cheri! criait la pauvre mère, c'est donc bien vrai que je ne te verrai plus, que je ne t'entendrai plus jamais, jamais, jamais! Non, ça n'est pas possible; il serait trop méchant, le bon Dieu! Je n'avais que toi, moi, sur la terre... Oh! comme il est froid, mon petit! As-tu froid, mon joli petit? Réponds-moi. Je les tenais si chaudes, moi, dans mes mains... tes chères menottes, tandis que dans la terre, demain... dans la terre il pleuvra sur toi... Oh! dis-moi que ça n'est pas pour toujours, mon petit Jean. Tu vois bien que je deviendrais folle!

Et la malheureuse, chancelante, la voix brève, l'œil fixe et sans larmes, suppliait, blasphémait, hurlait, bondissait comme un fauve, avait soudain des ricanements horribles et tombait inanimée sur le sol, claquant des dents.

—Maman! oh! maman, criait le petit ange, me voilà, prends-moi...

—C'est assez, dit la Vierge. Tes yeux ne doivent contempler désormais que les splendeurs célestes et la majestueuse beauté du Tout-Puissant. Va rejoindre tes frères dans les bosquets sacrés: c'est l'heure où le sommeil envahit les âmes. Bientôt tu mêleras ta voix aux chants d'allégresse qui célèbrent la gloire de Dieu; je te retrouverai au lever du jour, sur les degrés du Trône, où les nouveaux élus rendront hommage au Créateur.

Elle dit, et la chère douloureuse vision s'évanouit.

Et le petit ange, sans souffler mot, contenant ses larmes, quitta la grotte mystérieuse et marcha tout droit devant lui.

Sous la lumière déjà pâlisante des étoiles, il traversa d'immenses jardins où s'ouvraient des roses de toutes les nuances, où bourdonnaient des insectes étincelants, où voltigeaient en chuchotant sur son passage des rêves et des désirs descendus un instant sur la terre pour bercer ou troubler le sommeil des mortels, et qui regagnaient avant l'aube les régions sereines où réside la Trinité sainte.

Et quand il eut longtemps, bien longtemps marché sans rencontrer personne, il aperçut là-bas, dans des lueurs d'aurore, la porte d'azur où, la veille, tout grelottant et le cœur plein d'angoisses, il avait frappé.

Et, tout impatient de fuir ces lieux enchantés que sa mère n'habitait pas et ces délices entrevus qui ne pouvaient le séduire, il jouait de ses petites ailes humides de rosée, allant devant lui toujours, toujours, fermant les yeux aux splendeurs dédaignées, ne retenant de toutes ces voix mélodieuses, de toutes ces harmonies divines... que les cris de désespérance entendus dans la grotte, auxquels il répondait: "Me voilà, maman! prends-moi! prends-moi!"

Le bon saint Pierre, endormi sur ses filets, ne l'entendit pas. Il put lui prendre sans l'éveiller la grosse clef qui pendait à sa ceinture; peine inutile, car le nuage qui fermait la porte sacrée s'écarta de lui-même, découvrant et embrasant de tous les feux du jour l'incommensurable immensité du vide.

Mais au moment où le petit ange allait franchir le seuil redoutable, Michel et Gabriel, les ailes déployées, lui barrèrent le chemin.

—Tu ne passeras pas, lui dirent-ils: tu es ici pour toute l'éternité!

Depuis ce jour, les âmes bienheureuses qui entrent au Paradis sont attristées par la vue d'un petit ange qui pleure, blotti sous le grand bénitier gothique du bon saint-Pierre, dévisageant les nouveaux élus auxquels il présente lui-même la coupe des oublis éternels.

Mais le patriarche, qui a pris en grande affection son petit ami, lui

prête tous les soirs la clef des illusions heureuses, et, grâce à cette supercherie du bon Apôtre, la pauvre veuve peut, chaque nuit, — en attendant que le chagrin la tue — embrasser dans un songe le cher petit qu'elle a perdu.

Edouard d'Aubram.

Variétés

LA MODE DES OISEAUX

L'Angleterre a importé en 1905 30 millions d'oiseaux exotiques destinés aux chapeaux de femmes. Un fabricant de Londres a reçu des Indes Orientales, pour les besoins de sa clientèle, 400,000 oiseaux de variétés et d'espèces diverses. La revue "Animal's Friend", à laquelle nous empruntons tous ces chiffres, affirme que tous les ans 290 à 300 millions d'oiseaux sont tués pour faire face aux demandes des modistes des pays civilisés et à satisfaire la coquetterie féminine.

QU'EST-CE QUE LA LAQUE?

Savez-vous d'où vient la laque, mesdames? On désigne sous ce nom une matière très recherchée pour une foule d'usages, parmi lesquels l'un des plus importants est la fabrication du vernis. On lui donne souvent le nom de "gomme laque", mais cette appellation est impropre, puisque cette matière n'est pas une gomme, mais bien une résine.

Elle nous vient de l'Inde où on la recueille sur différentes plantes: on la trouve sur les rameaux sous forme de croutes plus ou moins épaisses. On a beaucoup discuté sur sa formation; voici l'opinion la plus accréditée.

Les femelles d'un insecte hémiptère, le "coccus lacca" se rassemblent en quantités innombrables sur les jeunes branches des arbres précédemment cités; elles s'y serrent les unes contre les autres ainsi que font les pucerons sur les branches de quelques-unes des plantes de nos climats.

Comme ces insectes, elles secrètent une matière; celle-ci est résineuse, elle se solidifie et les réunit les unes aux autres, de manière à ne plus former bientôt qu'une seule masse.

C'est dans les forêts sauvages des bords du Gange qu'on trouve presque toute la laque de commerce.

On la récolte en brisant les rameaux auxquels elle adhère. Beaucoup de personnes ignorent cette provenance et s'imaginent que la laque est fabriquée par des végétaux.

FALBALA

Veut-on connaître l'étymologie de ce mot? Il ne date que du XVII^e siècle et fut inventé par M. de Langlée, maréchal de camp sous Louis XIV. Se trouvant un jour chez une couturière qui lui montrait une jupe garnie de bandes plissées, ce courtisan lui dit par plaisanterie: "Parbleu! madame, votre "falbala" est admirable.

— Comment, mon "falbala"! — Eh oui! c'est ainsi qu'à la cour les grandes dames appellent ces sortes de bandes. La couturière remercia M. de Langlée et s'empressa d'aller apprendre le mot à ses compagnes. Bientôt "falbala" eut droit de cité, il fit partie de la langue.

L'IDÉAL

Comme les papillons jolis qui vont chercher dans la vie de chaque fleur le brillant de leurs ailes, ainsi, des petits doigts de fée vont chercher dans les plus fins tissus le secret magique qui fera la suprême élégance.

Et ce qu'ils courent légers et habiles toujours dans tant de charmantes fantaisies, brochant sur un chapeau, une matinée, un boléro, une écharpe, collets et manchettes, voiles de communiantes, layettes, excellent dans tout. Les appréciables dentelles en point "Battenberg" sont d'un coquet et d'un fini irréprochables.

Pour le service des tables, centres, nappes, serviettes, comme pour les toilettes de bureaux ou de lits l'effet du brin tiré est si ravissant!

Heureuse pensée à l'Idéal d'avoir ouvert ce département des ouvrages féminins où la fine aiguille parée de ses fils soyeux passe et repasse les nouant tous dans un art exquis.

L'IDEAL, Salon de Modes et de Confections, par Mlles Collet & Talbot, 464, rue Saint-Denis, (près Sherbrooke), Montréal.

MYRRHA

CONTE

Très blanche, très blonde et très svelte était la princesse Myrrha. Ses robes étaient de lin ; un simple cercle d'or ceignait sa tête, et ses longs doigts effilés étaient bagués d'opales précieuses. Douce, infiniment douce, elle n'avait jamais fait fuir un animal, ni pleurer un être humain, et son approche n'était crainte de personne au monde. Pure, infiniment pure, elle n'avait jamais péché, et son front ne connaissait point la rougeur de la honte, et ses yeux innocents ne s'étaient pas encore baissés devant la fauté. Elle vivait au château de son père, un antique manoir à tourelles aiguës, qu'entourait un vaste parc plein de musiques cachées et de parfums errants. Elle mettait, dans les hautes salles silencieuses et sombres, la clarté jolie de sa blondeur, et parfois la chanson ronronnante de son rouet incrusté d'ivoire ; mais c'était surtout dans le grand jardin frissonnant que se passaient presque toutes ses heures, heures de matin, heures de soir. De l'aube au jour tombant, elle errait dans le mystère des profondes allées, s'asseyait près des fontaines chuchotantes, regardait s'épanouir et se faner les fleurs, presque fleur elle-même, si mince, si frêle et si souple.

Rien n'était plus chaste que sa vie, plus puéril que ses pensées. Elle n'avait aucun goût qui ne fut candide. Pour satisfaire un désir, le seul qu'elle eût exprimé jusqu'alors, le vieux roi son père avait fait planter l'immense parc d'une profusion de fleurs blanches, lis, roses, mugnets, jacinthes, aubépines, tubéreuses, camélias, toute une floraison liliale, qui, dès le printemps, semait par les sentiers la neige parfumée de ses pétales blancs. On eût dit un bouquet d'épousée, une gerbe toute prête pour fêter quelque jeune reine de légende, amenée de loin par un prince riche et beau.

Mais Myrrha ne songeait point aux noces ; elle aimait le blanc, parce que son âme aussi était blanche, parce que son cœur encore muet, et son esprit virginal, ne concevaient qu'une vie et une nature toutes blanches, pures comme la neige au matin. Et tandis qu'elle allait, parmi les fleurs immaculées, un regard d'enfance au fond de ses grands yeux, nul émoi ne venait jamais teinter de rose ses joues blanches, blanches comme la chair des pétales candides...

Or, en un coin du parc, auprès d'un petit étang, il y avait un lis, d'une splendeur royale, blanc parmi les plus blancs, qui dressait avec une grâce fière sa tige élancée. Et ce lis, à force de voir passer Myrrha, la princesse blonde, en ses robes de lin, avait fini par l'admirer et par l'aimer de toute son âme obscure.

Oui, il la chérissait profondément, comme une autre fleur mystique et rêveuse, et cette tendresse ignorée s'en allait en parfums, comme les sentiments humains s'exalent en soupirs, et toutes ces senteurs étaient des appels balbutiants. Mais Myrrha, près de cette fleur qui lentement se fanait de détresse, passait insouciant, et nul émoi ne venait teinter de rose ses joues blanches, blanches comme la chair des pétales candides...

Le soir tombait, un soir de juin, lumineux et doux, et peu à peu le vaste jardin s'endormait dans sa gloire paisible, et les fleurs odorantes et larges ouvertes avaient une beauté languissante, et comme meurtrie de soleil et de chaleur. Myrrha, seule, traînait lentement sur les gazons sa robe blanche, et son clair regard se posait innocent sur la lassitude heureuse des parterres.

Et ainsi elle arriva, de son pas tranquille, jusqu'auprès de l'étang, jusqu'auprès du grand lis. Sous la lumière du couchant, la fleur avait un éclat si pur, que, charmée, l'enfant blonde se pencha sur la corolle immaculée pour en mieux respirer le parfum, se pencha jusqu'à l'effleurer de sa bouche... Et subitement elle recula tremblante, les mains instincti-

vement jointes, dans un geste de terreur, ou d'adoration, qui sait ? Car ce qu'elle voyait était stupéfiant et divin. Le lis, à l'approche de ce visage délicat, dont il rêvait par les belles nuits lunaires, s'était empourpré d'émotion, comme le front d'une timide jeune fille. Sous cette lueur du couchant qui tout à l'heure l'éclairait si blanche, la corolle demeurait rose, d'un rose de chair palpitante, le rose du sang courant sous la peau, le rose du premier émoi, du premier aveu ; et dans ce jardin tout blanc, du blanc des innocences enfantines, cette rougeur miraculeuse était comme la soudaine apparition de la tendresse qui naît, chaste et tremblante, au fond d'un cœur virginal ; l'aurore tout à coup surgie, sur l'ignorance et la paix de naguère, d'une autre vie doucement inquiète, anxieuse d'un délicieux tourment...

Dans la grande allée qui menait au château, la princesse Myrrha marchait, très lente, pensive, les joues pourpres comme la fleur elle-même, et, pour la première fois de sa vie, ses grands yeux se baissaient sur un trouble inavoué...

JEANNE.

Propos d'Etiquette

D. Un jeune homme de mes parents épouse une jeune fille que je connais peu. Auquel dois-je adresser mon cadeau ?

R.—A la jeune fille.

D. Quand une jeune fille envoie sa carte p. p. c., faut-il envoyer la sienne ?

R.—Non. Vous attendez qu'elle soit mariée et vous allez lui faire une visite, ou si vous ne le pouvez pas, envoyez alors votre carte.

Lady Etiquette.

Si quelques-unes mettent leur orgueil à posséder un beau bijou, d'autres tiennent en honneur à orner leur tête d'un joli chapeau. Elles ont raison, car rien n'est plus agréable à l'œil. Pour cela, il faut aller à Mille-Fleurs.

Recettes Faciles

POTAGE MAIGRE au "Vermicelle Marge". — Vermicelle Marge : un paquet d'une demi livre pour 12 personnes. — Jetez votre vermicelle dans l'eau bouillante, laissez bouillir dix minutes, ajoutez sel et beurre frais, retirez du feu et servez. Ce potage peut se préparer de la même façon au lait.

OEUF A L'INDIENNE. — Faites durcir les œufs, laissez-les tiédir, écaillez, coupez-les en long, retirez les jaunes que vous pilez en les mélangeant avec un peu de riz bien cuit, du poivre, liez la farce avec une courte sauce de curry. Garnissez les blancs de cette farce; lissez avec un couteau beurré, mettez dans la lèchefrite largement beurrée, faites dorer à four modéré et servez sur une purée de pommes de terre.

COTELETTES DE VEAU. — Arrosez vos tranches de veau, salez-les et plongez-les dans un œuf battu et ensuite roulez-les dans des miettes de biscuit ou de pain, pilées bien fin. Mettez dans votre lèchefrite une cuillerée à soupe de graisse très chaude, mettez-y vos côtelettes et laissez-les cuire lentement sur votre poêle, les retournant fréquemment de manière que le tout soit d'un jaune or quand il est cuit. On peut faire cuire de la même manière le "steak;" à l'éturgeon.

Las d'avoir vainement cherché la préséance
Les plus vieux élixirs tinrent une séance,
Or, le Père éternel bienveillant indiqua
Que pas un ne pouvait battre l'Angélica
Paul Délesque

Muskoka la belle

Connaissez-vous cet endroit? Si non vous n'avez pas eu tout le plaisir de votre vie. Faites un voyage gratuit, c'est-à-dire un voyage par l'esprit en demandant ce joli petit pamphlet, publié par le chemin de fer du Grant Tronc; il contient une grande carte, beaucoup de vues et beaucoup d'informations. Faites ce voyage quelque soir, après le souper, avec votre femme et vos enfants. Puis fermez les portes au médecin pour 1907 en partant avec votre famille pour un vrai voyage à travers le district de la Muskoka.* C'est la villégiature de famille idéale. Pour renseignements et publication illustrée et gratuite, s'adresser à J. Quinlan, gare Bonaventure, Montréal Que.

Conseils Utiles

POUR LE THE. — Le thé et le café conservent beaucoup mieux leur arôme dans un bocal de verre que dans une boîte de fer-blanc ou de carton.

Pour éprouver le café jetez-en une cuillerée à thé dans un verre rempli d'eau; si une partie du café flotte et que l'autre partie descend au fond du verre c'est, à n'en plus douter, un café frelaté.

POUR UTILISER LES ECORCES DE CITRONS ET D'ORANGES. — Gardez et faites sécher les écorces de citrons et d'oranges. Elles peuvent remplacer le bois pour raviver un feu qui s'éteint, et cela parfumerait en même temps, vos appartements.

IVOIRE SCUPTÉ. — On peut nettoyer l'ivoire avec une pâte composée de sciure et de quelques gouttes de citron. Recouvrir l'ivoire avec une épaisse couche de cette pâte et laisser sécher. Enlevez avec une brosse à ongles en brossant bien soigneusement dans tous les coins.

POUR LE MANICURE. — Une cuillerée à thé de jus de citron dans une tasse d'eau chaude est le meilleur des acides pour le manicure. Il enlève les taches des doigts et des ongles, assouplit le cuticule et donne généralement plus de satisfaction que l'instrument le mieux aiguisé.

Un salon de modes bien connu c'est celui de Mille-Fleurs, 527, rue Sainte-Catherine, où il y a un choix extraordinaire de chapeaux et d'un chic suprême.

MES DAMES,
Pour vos parfumeries et articles de toilette allez chez
Quenneville & Guérin
PHARMACIENS
Apportez vos prescriptions à une de nos pharmacies vous aurez entière satisfaction. Nos prix sont réduits sur tous nos médicaments.
6 pharmacies; 397 St-Antoine, coin Fulford; 1634 St-Laurent, coin Fairmount; 791 Notre-Dame Ouest, coin Versailles; 708 Ste-Catherine Est, coin Visitation; 399 Ontario Est, coin St-Hubert; 1387 Ste-Catherine Est.

Jolies chaussures pour vous mesdames



Styles nouveaux de printemps et d'été.

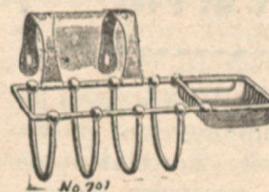
A. LECOMPTE FILS

Angle Sainte-Catherine et Sanguinet.

Accessoires de Luxe

EN NICKEL

Pour chambre de bains.



Portes Eponge Bacs à savon, Portes serviettes, en verre et en Nickel, Douches, Massage, Appareil pour papier à toilette. Sièges de bain, etc, au plus bas prix.

L. J. A. SURVEYER,
52 BLVD, ST-LAURENT

A deux portes de la rue Craig

MONTREAL

JEAN DESHAYES, Graphologue

1873 rue Notre-Dame-Est, Hochelaga.

MUSER & VETTER

Coiffeurs et Perruquiers artistiques

Edifice Banque Molson, coin Ste-Catherine-Ouest, entrée rue Stanley, 1er étage

Ce Salon élégant et moderne est maintenant ouvert à la clientèle sous les soins habiles des MM. Muser et Vetter, Professeurs diplômés des Académies de Coiffure anglaise et française. Salon de MANICURE et traitement à l'électricité. **TEINTE DES CHEVEUX** pour convenir à toute couleur naturelle.

Spécialité : ONDULATIONS-MARCEL

Tél. Bell : Uptown 2508 Montréal.

"ANTIKOR-LAURENCE"
Remède sûr et efficace pour enlever promptement et sans douleur les Cors, Verrues, et Durillons.
Energique, Inoffensif et Garanti.
Envoyé par la poste sur réception du prix 25c.
A. J. LAURENCE, Pharmacien, Montréal.
PLUS DE CORSE AUX PIEDS!



Pages de la Jeunesse



Les mamans des oiseaux

Les oiseaux ont-ils des mamans?
J'ai la mienne dont le sourire
A des rayons doux et charmants...
Qui pourrait, qui pourrait me dire
Si les oiseaux ont des mamans?

Mais oui, certes, ils ont des mamans,
Des caresses qui les enchantent,
Des nids chauds près de cœurs aimants...
Les oiseaux sont gais puisqu'ils chantent ;
Donc les oiseaux ont des mamans!

CHARLES FUSTER.

L'Heroïne de Pise

Au commencement du XI^e siècle les Sarrasins de Sardaigne, dont ils venaient de s'emparer, harcelaient de leurs pirateries le territoire toscan. De temps en temps ils faisaient une incursion en Italie semant partout le deuil et le carnage. Leur capitaine était un homme fameux pour sa force herculéenne et son audacieuse barbarie. Son nom seul semait la terreur et l'alarme dans les cœurs on ne l'avait jamais vu mais pour les Pisans, le roi Musa était plus noir et plus hideux que Satan lui-même ; aussi la haine qu'on lui avait vouée était-elle justifiée par les milliers de victimes que sa barbarie avait faites et dont le sang criait vengeance et lui attirait les malédictions de tout le peuple italien.

Le roi des pirates avait un adversaire puissant et redoutable dans la personne de Tacopo Orlandi, consul et chef du sénat de Pise. Issu d'une des familles les plus nobles et les plus marquantes de cette ville, il était par son expérience et sa haute sagesse, le premier citoyen de la république. Son but unique était l'anéantissement de Musa et de son armée, auxquels il avait déjà fait subir maintes défaites, et le capitaine des pirates, à son tour, lui avait-il promis une éclatante revanche, Orlandi le savait, aussi veillait-il avec un soin jaloux sur la vie de sa nièce et pupille Cinzica Sismondi, sur la-

quelle Musa voulait faire retomber tout le poids de sa vengeance. Il savait ainsi atteindre plus profondément son ennemi car cette enfant était pour le vieux sénateur ce qu'il possédait de plus précieux au monde. Orpheline de mère à deux ans, Cinzica se serait trouvée seule et abandonnée, car son père commandant de la flotte pisane, était toujours en mer, si son oncle Tacopo Orlandi ne s'était offert à la garder auprès de lui. Sa grâce, sa beauté et son intelligence faisaient maintenant le charme de sa vie solitaire et son bonheur était complet lorsque réunis tous deux le soir, auprès du foyer, le consul se reposait de ses durs travaux de la journée par le babil aimé de sa fille d'adoption—qui, de son côté le chérissait à l'égal de son père. Quoique d'un esprit vif et bruyant, Cinzica grandissait heureuse dans cette atmosphère tranquille entourée de la tendresse vigilante de son oncle. Son cœur ne désirait pas d'autre horizon que les murs du vieux et somptueux palais qu'elle habitait et le spectacle grandiose que lui offrait chaque soir le coucher du soleil dans le beau ciel italien. Un jour que suivant son habitude elle se tenait à l'une de ses fenêtres contemplant avec un plaisir toujours nouveau la marche triomphale du soleil, engloutissant ses rayons mourants dans la mer lointaine, une voix étrange murmura doucement :

—Cinzica.

Celle-ci tressaillit et baissa les yeux instinctivement vers la petite rue tranquille d'où semblait venir la voix. Elle vit un homme de haute stature revêtu d'un costume de pèlerin et dont le capuchon rabattu devant la figure ne laissait voir que deux yeux noirs qui semblaient jeter des éclairs. La jeune italienne sentit battre son cœur de crainte et d'effroi et l'étranger la regardant attentivement lui dit : Cinzica, je viens de la part de votre père mais je dois vous parler seule.

—Soyez le bienvenu, vous qui venez de la part de mon père dit la jeune

filie toute joyeuse, laissez-moi le dire à mes serviteurs afin qu'ils se réjouissent avec moi.

—Personne ne doit savoir que je suis venu vous voir, continua le pèlerin, je dois vous voir seule, ce sont mes ordres formels.

Quelque chose avertit Cinzica d'un danger inconnu car suivant sa première impulsion, elle répondit sèchement :

—Alors je refuse de vous voir.

L'étranger eut un sourire dont l'ironie frappa la nièce d'Orlandi.

—Vous n'êtes pas la fille de votre père le commandant brave et intrépide que je connais, dit-il, et un éclair fulgurant passa dans ses yeux noirs.

A ces paroles, la jeune fille sentit bouillir en elle le sang des Sismondi.

—Venez demain à l'heure des Vêpres, je vous attendrai dans mon oratoire.

A l'heure dite Cinzica prenant avec elle son crucifix qu'elle serra avec force sur sa poitrine haletante, s'apprêta à rencontrer le sombre étranger.

A sa vue, celui-ci rejeta en arrière le capuchon qui lui couvrait la figure et la jeune Pisane reculant en arrière retint à grand-peine un cri de terreur : Le roi Musa était devant elle.

—Jeune fille, lui dit-il, je connais la grande affection que Tacopo Orlandi éprouve pour vous aussi avais-je formé le projet de vous immoler afin de l'atteindre plus sûrement en plein cœur. Votre beauté et votre jeunesse ont arrêté mon bras et j'ai voulu vous voir afin de vous le dire. Personne ne doit savoir que je suis venu ici, on ne me pardonnerait pas de m'être laissé attendrir par le regard d'une femme. Une indiscretion sera pour moi le signal des représailles, il y va pour vous de la vie de votre père adoptif.

Si la vie de Cinzica fut sauvée, son bonheur, de ce jour, fut à jamais détruit. Mais son sourire toujours gai ne trahit jamais la secrète angoisse de son cœur, son crucifix

seul fut témoin de ses larmes et de ses soupirs, implorant le Dieu de miséricorde pour l'ennemi de sa famille et de son pays.

Une nuit que plus triste et plus abattue que d'habitude, le sommeil s'obstinait à fuir ses paupières il lui sembla entendre un bruit de rames frappant les eaux de l'Amo coulant tout près du vieux palais des Orlandi. Plus prompte que l'éclair Cinzica sauta en bas de son lit se demandant qui pouvait être sur le fleuve à cette heure, quand à travers un pâle rayon de lune elle vit s'avancer tout doucement vers la ville endormie une longue suite d'embarcations qui lui donna froid au cœur.

— Mon Dieu, s'écria-t-elle la ville est envahie par les pirates, et se jetant à genoux, pressant sur son cœur le crucifix qui lui avait donné tant de force dans les circonstances difficiles, elle fit une courte prière, et oubliant ses terreurs et l'obscurité en dehors, l'héroïque enfant sortit sans bruit de son palais pour aller avertir le Consul de ce qui se passait. Il n'y avait pas de temps à perdre, l'ennemi s'avavançait rapidement et Cinzica à qui Dieu donnait des forces et du courage se mit à fuir comme l'éclair dans la direction du palais consulaire. La marche était longue mais Dieu aidant, la distance fut enfin franchie : Elle eut peine à se faire entendre, le personnel étant endormi, mais enfin les aboiements répétés du vieux chien de garde réveillèrent Tacopo Orlandi qui vint ouvrir lui-même à sa nièce à demi-morte de frayeur qui rassemblant son courage eut encore la force d'articuler ses mots : "Musa et ses pirates, là, sur la rivière, envahissent la ville," et elle tomba évanouie à ses pieds.

Par l'héroïsme d'une femme, Pise était sauvée, une terrible bataille s'en suivit, les Sarrasins vaincus durent plier bagage et le roi Musa, pris dans une embuscade fut amené prisonnier.

Pour l'orgueilleux capitaine la captivité chez ses ennemis était chose pire que la mort. Sûr du sort affreux qui l'attendait à Pise et des tortures qu'on lui ferait sans doute endurer, Musa se préparait héroïquement à endurer son supplice, aussi fût-il renversé de surprise en voyant la manière dont on le traita. Le consul Orlandi ordonna à ses gens d'avoir pour son prisonnier tous les

égards possibles; il alla lui-même le visiter et lui dit : "Si vous me promettez de ne plus jamais prendre les armes contre les chrétiens, je vous rendrai votre liberté. C'est la vengeance des disciples du Christ. " Le roi Musa touché de ces paroles et des bons procédés dont on usait à son égard sentit peu à peu sa haine fondre comme la neige au soleil. Il demanda lui-même à être instruit d'une religion qui commandait tant de bienveillance et de charité et le jour du baptême fut fixé pour le roi sarrasin. Cette cérémonie devait en précéder une autre aussi imposante, car la douce Cinzica avait consenti à devenir la femme du terrible Musa.

Ce grand jour se leva radieux comme pour se mettre à l'unisson de tous les Pisans rassemblés dans la chapelle. Enfin, il parut, le héros de toute cette pompe et de cette solennité nu-tête et vêtu de la robe blanche des catéchumènes ; à ses côtés, une jeune femme enveloppée dans ses voiles de mariée aussi blanche que la robe qu'elle a revêtu, car nonobstant la joie qu'elle éprouvait à voir tous ses vœux comblés, une sorte de pressentiment lui étreignit le cœur à l'instant où elle s'agenouilla à côté du guerrier sarrasin aux pieds du baptistère de la chapelle pisane. Le rite sacré étant terminé, Musa et Cinzica s'apprêtèrent à laisser la chapelle pour se rendre à la cathédrale où devait être bénie leur union. Au moment où le nouveau chrétien trempant son doigt dans l'eau bénite en offrait à sa belle fiancée et faisait avec elle, pour la première fois, le signe de la croix, un bras puissant saisit le sien et lui enfonçant un poignard dans la poitrine :

— Traître à ta foi, meurs et le catéchumène dans un dernier râle exhala le nom du Dieu Sauveur.

Ainsi mourut le roi Musa, assassiné par un des siens et Cinzica Sismondj, l'héroïne de Pise et presque sa femme, se consacra dès cette heure aux pauvres et aux affligés. Comme autrefois sa blanche silhouette avait fui dans les ténèbres pour sauver sa ville natale des attaques de ses ennemis, ainsi dans plus d'une occasion on vit sa pure âme s'incliner vers celles des êtres endurcis et méchants afin de tâcher de les amener à la lumière, au bonheur, à la paix.

Tante Ninette.

Réponses à Jeux d'Esprit

PROVERBES

Avec les initiales des contraires des mots suivants, former un proverbe de six mots :

Grand — Ami — Rassuré — Utile — Bien — Bas — Mensonge — Non — Inutile — Long — Malheureux — Plaisir — Sage — Ennemi — Mobile — Dur — Partir — Rétrécir — Pleurer — Maladie — Mépris — Dispenser — Paix — Interroger — Haïr — Blanc — Amer — Mécontent — Été — Debout — Pleurer — Prudent — Désordre — Tôt.

Rép. — Petite souche fait verser grand chariot.

Ont répondu : Une insulaire, ; Jeanne et Marguerite des champs ; Berthe et Alice X., Julie C., Adrienne V., Aurore Bélanger, Elie Bélanger, Césaire H. Isabelle St-Laurent, Gai printemps, Violette orgueilleuse, Loulou H., Semper Fidelis, Immortelle, Olivette D., Andre Léveillée.

DERNIERES PAROLES

Quel est le célèbre soldat condamné à mort qui s'est écrié : "Vive la France. Camarades, droit au cœur"

Rép. — Maréchal Nez.

Ont répondu : Jean Lafontaine, Montréal, Jeanne et Marguerite des champs. Berthe et Alice X.; Julie D., Adrienne V., Aurore Bélanger, Elie Bélanger, Césaire D., Isabelle St-Laurent, Semper Fidelis, Immortelle.

La plupart des idées "reçues" sont des idées qu'on devrait mettre à la porte.

ERNEST D'ERVILLY.

Dufourneau, directeur du théâtre de... n'est pas des plus lettrés. Comme on cherchait une décoration pour son tableau de féerie, l'auteur de la pièce dit :

— Si nous mettions les neuf muses.

— C'est une idée... Mais alors mettons la douzaine. Cela garnira mieux.

FEUILLETON

- AU BUT -

Par MARIE THIÉRY.

(Suite)

—Oh! très longtemps! Il faisait si froid, si humide, si triste, que nous avons voulu rentrer, Camille et moi. Maman seule a continué ses courses. J'avais grande envie de venir vous retrouver, mais je m'étais juré d'être raisonnable.

Il allait dire : "Je suis ici depuis une heure à peine"; il retint cet aveu, aimant que Marcelle le crut absorbé dans un travail toujours pressant.

Elle se décida à entrer.

—Qu'il fait bon chez vous...et qu'il fait "joli!" Je ne suis pas comme maman, qui déteste le modern-style.

—Il fait joli chez moi depuis que vous y êtes...

Marcelle le remercia d'un sourire. Elle se savait en beauté. Déjà coiffée pour le soir, des diamants dans les cheveux, elle portait une tea-gown d'un blanc nuancé de rose, comme nacré.

Elle s'approcha et, appuyée sur l'épaule de son mari, elle se pencha vers le manuscrit.

—Vous avez beaucoup écrit aujourd'hui?

Il eut un geste vague.

—Je ne sais pas... oui... je n'ai pas compté les pages. Enfin, je ne suis pas fâché d'être interrompu... interrompu par vous.

Sa voix était caressante. Tournant un peu la tête, il posa ses lèvres sur la main de Marcelle.

—Georges, vous souvenez-vous de cette phrase écrite par moi sur l'album de Camille, et dont vous avez ri?... J'ignorais alors combien cela est vrai... Mais aimer n'est pas toujours un malheur.

Il se leva brusquement et dit, la voix changée:

—Il n'y a pas que l'amour dans la vie.

—Pourquoi me dites-vous cela? demanda-t-elle interdite.

Il se mit à rire.

—Parce que c'est la vérité. Tenez, croyez-vous que ce soir il ne serait pas meilleur de passer la soirée ensemble?... Et nous avons l'Opéra... vous voyez bien!

—Voulez-vous que nous restions?... J'enverrai un mot à Mme Givreuse.

—Vous savez bien que je ne m'appartiens pas... Je dois me montrer, si je ne veux que l'on m'oublie... Allons dîner, ma chère.

Mme Givreuse-Parelles, qui faisait aux vers de Nessyer l'honneur d'en orner sa mémoire, n'avait invité ce soir-là — connaissant la faiblesse humaine — aucun autre littérateur. On pourrait donc s'occuper de Georges sans émettre sur d'autres talents une admiration sincère ou jouée.

Le rideau tombait sur le premier acte de "Lohengrin", lorsque les Nessyer pénétrèrent dans la loge.

Mme Givreuse-Parelles avait imaginé, elle si brune, de s'habiller de noir; un noir, il est vrai, tellement brodé et rebrodé de paillettes à reflets verdâtres, qu'il semblait qu'elle eût, sur son corps trop mince et presque trop souple, enfilé une peau de serpent. Un diamant fantastiquement gros — un seul — reposait sur son front entre les bandeaux lisses et noirs, rappelant deux ailes repliées. Et l'on eût dit que l'éclat de la pierre se reflétait dans ses yeux sombres

où flambaient de brusques flammes.

Elle accueillit Marcelle avec les démonstrations d'amitié coutumières. Elle était d'ailleurs satisfaite de recevoir la jeune femme. Il lui plaisait de s'entourer d'amies très blondes pour mieux mettre en valeur son étrange beauté de gitane; et elle fut satisfaite de voir Mme Nessyer toute en blanc, comme l'était aussi Jeanne de Blède devenue Mme Pierre de Marignan, qu'elle avait invitée, la sachant amie de Marcelle.

Dans le salon qui précédait la loge, on s'assit afin de jouir de l'entr'acte. M. Givreuse-Parelles déclarait ouvertement que, pour sa part, les instants de répit que laisse la musique étaient les seuls vraiment agréables de la soirée. Il le répéta, aimant à redire ce paradoxe dont sa femme, chaque fois, avait la bonté de l'irriter.

—Oh! Monsieur Givreuse, vous n'aimez pas Wagner? se récria Jeanne de Marignan.

—Laissez donc! mon mari est un Philistin.

Au fond, cette esthète et ce "Philistin" faisaient très bon ménage.

Simone Givreuse-Parelles était reconnaissante à son mari d'avoir si bien fait fructifier leur fortune, qu'ils possédaient maintenant un des plus beaux hôtels de l'avenue du Bois, des chevaux merveilleux, les autos dernier modèle, et qu'elle pouvait se parer des plus beaux diamants de Paris.

M. Givreuse-Parelles s'occupait à la fois de finance et de politique. On le disait "bien pensant." Il avait eu l'occasion d'affirmer des opinions libérales et soutenait les œuvres catholiques, ce qui lui valut la clientèle du noble faubourg.

Du côté de sa femme, une lointaine parenté juive dont on évitait de parler lui assurait en même temps quelques appuis plus efficaces.

Il était très grand, très gros, portait des favoris noirs et pensait constamment à sa richesse, ce qui mettait dans ses yeux une petite lueur satisfaite et quelque peu protectrice.

Sa femme le flattait. Son élégance, souvent étrange, ne lui déplaisait point ; il trouvait naturel et juste que Mme Givreuse-Pareilles se passât la fantaisie de différer des autres femmes. Les artistes qu'elle attirait chez elle, à leur manière flattaient aussi le banquier ; leur présence à sa table lui donnait l'illusion d'être un moderne Mécène et, grâce à sa vanité qui le poussait à soutenir ce rôle, quelques besogneux s'étaient fait aider par lui sans trop de peine. En ce cas il ne prêtait point, il donnait, et sa charité ne se montrait jamais discrète. Il fallait donc, si l'on voulait recourir à lui, accepter avec humilité sa bienfaisance.

Peut-être ce gros homme habile avait-il découvert cette façon—qu'on eût eu mauvaise grâce à lui trop reprocher—d'éloigner les demandeurs ; il se gardait ainsi de tous ceux que retenait leur fierté, ou simplement leur dignité.

Georges Nessyer qui, depuis longtemps fréquentait chez lui, n'avait jamais, connaissant sa façon d'agir, eu recours à l'obligeance du financier. Il bénissait aujourd'hui sa prudence : cela lui permettait, maintenant qu'il était devenu le gendre de la comtesse de Givre, de traiter sans façons l'omnipotence de M. Givreuse-Pareilles.

On attendait encore ce soir-là la baronne d'Arches, vieille dame aimable et douce, sans beaucoup de fortune et résignée à vivre de moins encore, pourvu que son fils Gaëtan fit un mariage avantageux.

Ils arrivèrent tous deux quelques minutes après les Nessyer. Tout de suite Gaëtan chercha des yeux la "demoiselle riche" qu'il savait devoir rencontrer. Il était petit, maigre, assez laid et fort timide. Simone le rassura. Mme et Mlle Brande viendraient un peu tard, ayant dîné en ville.

Tandis que M. Givreuse-Pareilles s'esquivait au foyer de la danse, Simone entraîna Mme d'Arches sur le devant de la loge, afin de lui parler encore de Cécile Brande. Il faudrait faire quelques concessions du côté de la famille ; la fortune très solide,

honorablement gagnée, serait une compensation... La jeune fille... pas très jolie, mais charmante — éducation parfaite, sentiments délicats... La baronne hochait la tête, approuvant.

Gaëtan allait avoir trente-cinq ans et sa fâcheuse sauvagerie, jointe au manque d'argent, ne l'aidait pas à s'établir. Cette fois le siège étant fait d'avance, la jeune fille décidée à accepter, on pouvait espérer aboutir.

Assise sur le divan du salon près de Marcelle, Jeanne de Marignan attaqua le romancier qui, très nonchalamment, ripostait.

—Je persiste à dire, M. Nessyer, que vous paraissez trop heureux. Un bonheur que vous ne méritez pas...

—Je vous remercie.

—Mais non, vous ne devriez pas être heureux ! Un monsieur qui ne perd aucune occasion de médire de la vie, de nier... Ah ! grands dieux, que ne niez-vous pas !

—J'avais mes raisons pour être plutôt pessimiste.

—Vous ne les avez plus...

—Si je ne les retrouve plus en moi, je les retrouve chez les autres. Je regarde autour de moi. Parce que la vie m'est enfin clémente, il ne s'en suit pas qu'elle le soit pour tous.

—La vie est ce qu'on la fait, dit Marcelle, qui se souvenait combien elle avait dû lutter pour obtenir son bonheur.

Le baron d'Arches se mêla doucement aux débats. Il jugeait bien difficile de changer par sa volonté quelque chose à sa destinée.

Jeanne de Marignan approuvait son amie. Oui, la vie est ce qu'on la fait ! Metternich a raison d'affirmer que le sage commande au destin. Mais beaucoup se croient sages qui sont fous et le Destin se joue de leur présomption en leur obéissant trop bien.

—La sagesse est difficile, dit Gaëtan.

Puis il se tut brusquement et devint très rouge. Il pensait que sa phrase pouvait être mal interprétée et le faire mal juger. Heureusement, Mlle Brande n'était pas là !

—On n'est jamais tout à fait sage qu'après coup, appuya Georges, alors qu'on peut juger des conséquences de l'acte accompli, c'est-à-dire trop tard.

—Il me semble, dit Marcelle, qu'en faisant toujours son devoir on est sûr d'être sage.

Mais cela n'éclairait rien : pour connaître son devoir il faut déjà posséder la sagesse.

—Tout dépend du point de vue où l'on se place, reprit Nessyer ; il n'y a pas de devoir absolu. Nous en avons envers les autres — et aussi envers nous-mêmes et souvent ceux-ci contredisent ceux-là.

—Non, dit Jeanne, non ! si l'on agit simplement et sans égoïsme, tout s'accorde harmonieusement en nous et autour de nous.

—Voici Mme de Marignan de nouveau acharnée contre l'égoïsme... C'est à moi que vous pensez, n'est-ce pas ? Je n'ai point oublié que certain jour où j'eus le plaisir de vous rencontrer chez Mme de Givre, vous m'avez accusé d'être possédé au suprême degré par ce monstrueux égoïsme, objet de vos foudres.

—J'aime à croire que Marcelle vous en guérira ; ou, du moins, vous le pratiquerez à deux, ce qui l'atténue...

—Ou l'aggrave.

—Je crois, dit Marcelle, être la plus égoïste des deux. Ainsi, j'ai peine à m'effacer devant mon rival, le travail de Georges.

—Travaillez-vous beaucoup ? demanda Mme de Marignan ; je ne pensais pas que vous auriez si vite repris l'outil.

—Je ne l'ai jamais quitté. Durant notre voyage, j'ai recueilli des notes. Je n'étais allé jusqu'ici en Ecosse que pour de brèves excursions ; cette fois, nous y sommes restés assez longtemps pour profiter de notre séjour. A Fontainebleau, dans le paisible ermitage où ma belle-mère a bien voulu nous recevoir, j'ai mis mes notes à jour. Mais je ne puis m'en servir, quoique mon éditeur, auquel j'ai eu l'imprudence d'en parler, me tourmente déjà pour les avoir. J'ai surtout travaillé pour moi en les prenant : je peux bien, une

fois par hasard, me donner la joie d'un libre labeur.

—Comment, dans les premières semaines Marcelle vous a permis de vous distraire d'elle?

—Quoi qu'elle dise, Marcelle est raisonnable. Elle respecte sans jalousie mon travail, parce qu'elle en comprend toute l'importance.

Stupéfaite, la jeune femme écoutait son mari affirmer l'ininterruption de son travail, auquel, depuis à peine quelques jours et très irrégulièrement, il commençait à se remettre. Pourquoi ce mensonge inutile? Cela sans doute était sans gravité, pourtant elle en eut le cœur serré; ses yeux cherchèrent les yeux de Georges pour lui faire comprendre sa surprise fâchée, mais il ne la regardait pas; il contemplait, d'un air réfléchi, la pointe de son soulier verni qu'il soulevait et abaissait d'un mouvement régulier. Son visage avait pris une expression absorbée, lointaine, son front se chargeait de pensées.

Et Marcelles eut l'impression très nette que ces jeux de physionomie ne recouvraient que du vide; elle venait de découvrir en ce Georges si admiré un homme inconnu, un cabotin hâbleur qui la repoussait.

—Georges!

Ce n'était ni le lieu, ni l'heure d'un reproche ou d'une explication; mais ce nom avait jailli du cœur attristé de Marcelle comme un appel au secours.

Il devina un peu ce qu'elle ressentait et, dans son regard enfin levé vers elle, il mit tant de douceur et de tendresse, que la jeune femme en fut à l'instant consolée. En elle, cependant, une blessure légère demeurait que le moindre choc viendrait aggraver.

Ce soir, même, le comédien qui l'effrayait devait paraître.

Mme et Mlle Brande arrivèrent au milieu du second acte. Mme Brande s'empara aussitôt du romancier: elle s'était passionnée pour son dernier livre. Contentée de pouvoir interviewer un écrivain sur la notoriété duquel elle s'abusait, elle l'interrogea sans discrétion sur sa méthode de travail, sur son inspiration, sur

ses lectures. Lui, sans ennui, répondait, toujours à l'aise sur la sellette où sa vanité le poussait à s'installer de lui-même à la moindre occasion. Et ce fut encore la fable du travail acharné. Il y joignit des détails précis sur les nuits blanches passées dans le feu de la composition, soutenu par des excitants, par du café très fort et des parfums spéciaux dont il parla, sans les nommer, d'un air de mystère.

Mme Brande poussait de petits cris aigus et, jetant un regard d'approbation sur le baron d'Arches dont les traits reposés attestaient une hygiène normale et bourgeoisement tranquille, elle déclara un peu trop haut:

—Jamais je ne donnerai ma fille à un littérateur... jamais... jamais!

—Allez-vous quelquefois au polo? demandait Mlle Alice à son prétendant, tandis que sur la scène s'élevait un chant de tendresse passionnée.

Seule, Mme Givreuse-Pareilles écoutait avidement la troublante harmonie et ses yeux noirs s'alanguissaient.

Avant la fin, Georges donna le signal du départ. Il s'excusa sur la nécessité de corriger en rentrant les épreuves d'une chronique qu'on lui avait apportées ce soir et qui devaient être à l'imprimerie à la première heure.

Comme ils descendaient le grand escalier en cet instant presque désert, Marcelle questionna son mari:

—Pourquoi n'avoir point parlé de cette chronique? Nous ne serions pas sortis ce soir. Je ne veux pas que vous vous surmeniez en veillant des nuits entières.

Il haussa les épaules, impatient.

Que vous êtes enfant, ma pauvre amie! Comment n'avez-vous pas compris que c'est un prétexte pour partir avant tout le monde?

—Aviez-vous besoin de prétexte?

Ce n'était pas la peine de mentir.

—Oh! mentir... quel gros mot pour un peu de bluff!

—De bluff?

—Eh! oui. Si l'on ne fait pas soi-même beaucoup de bruit et de mousse, personne n'en fera pour vous.

—C'est pour faire du bruit et de la mousse que vous avez improvisé ce soir toutes ces fables?

—Je vous ai scandalisée?

Elle avoua qu'il l'avait surtout contristée.

Il ne comprit pas. Elle devait mieux entrer dans son rôle et lui donner la réplique.

—En m'épousant, ma chère, vous avez pénétré dans les coulisses du métier. Il faut vous habituer à voir l'envers des décors et des gestes. Ce n'est pas toujours joli, mais on pense à l'effet produit sur les spectateurs et pourvu que ceux-là soient contents et qu'ils admirent... Dites-vous bien que pour avoir l'air de faire quelque chose, il faut se montrer écrasé. Je travail. Notre copie ne prend de la valeur que si elle est — ou paraît être — disputée par les éditeurs ou les directeurs de journaux. Ce n'est pas le temps qui a vraiment de l'importance, c'est le bruit que l'on fait autour de ce talent.

(A SUIVRE.)

Au Congrès des Femmes

J'ai été surprise de constater que dans le grand Congrès de Femmes que nous venons d'avoir, pour la première fois, à Montréal, aucun bureau d'assurances n'a songé à s'y faire représenter. J'en ai été étonnée surtout quand je sais que La Sauvegarde, 7, Place d'Armes, qui offre aux femmes autant, sinon plus d'avantages qu'aux hommes ne se soit pas fait représenter en cette remarquable occasion.

Combien il lui eût été facile à cette grande maison d'assurances de développer, devant les milliers de femmes qui remplissaient le Monument National, son système et les avantages incalculables qu'il offre à toute femme.

Volontiers, je me serais chargée de cette mission, car, je crois vous l'avoir déjà dit, mesdames, personne n'est plus que moi convaincue de la nécessité qu'il y a pour la femme de s'assurer dans une maison d'assurance canadienne et qui possède, déjà, à son avoir, un capital inattaquable et la confiance du public.

Je suis tellement persuadée des avantages que les femmes ont à s'assurer que je ne cesse-rais jamais de le leur crier. A la fin, elles finiront peut-être par entendre, et je sais que lorsque quelques-unes auront commencé, elles entraîneront toutes les autres. Et alors comme aujourd'hui, je leur recommanderai La Sauvegarde: 7, Place d'Armes.

LADY BUSINESS.

IL SUFFIT DE GOUTER AU FAMEUX

"CAFE DE MADAME HUOT"

pour s'expliquer la vogue énorme qu'il a obtenue en quelques années : c'est un café de CHOIX résultant d'une combinaison de cafés des meilleures provenances et assortis de manière à combiner la force, l'arôme, le bouquet qu'une variété unique de café ne saurait jamais donner à la tasse. C'est un café riche qui tonifie le système, qui facilite le travail intellectuel aussi bien que le travail corporel. Il s'en est bu **Un Million de Tasses**, cela veut dire qu'il est de qualité supérieure. Essayez aussi notre assortiment d'**ÉPICERIES EXTRA-CHOIX**. Vous n'avez jamais eu rien d'aussi bon au même prix et même à prix supérieur:

Nous payons le fret dans les Provinces de Québec et Ontario	2 lbs. Café de Madame Huot.....	75c.
	1 lb. Thé Japonais "Condor" } Ou 2 lbs de l'un ou {	40c.
	1 " thé noir Ceylan "Condor" } l'autre de ces thé {	40c.
	1 lb. Montarde "Condor" absolument pure, contenant toute son huile.....	50c.
	1 lb. Poudre à Pâte "Condor" sans rivale.....	25c.
	1 lb. Epices Assorties. Boîtes de 1 1/4 lb. Les plus hautes qualités.....	50c.

LA CIE E. D. MARCEAU, LIMITEE, Thés, Cafés, Epices, Vinaigres en Gros
281-285 rue SAINT-PAUL, MONTREAL, Canada.

GRATIS

Sur demande notre livret :

"L'Art de préparer du bon Café et du bon Thé."

LE PACIFIQUE CANADIEN

Les trains partent de Montréal,
DE LA GARE WINDSOR

BOSTON, LOWELL, a9.00 a.m., a7.45 p.m.
SPRINGFIELD, HARTFORD, b7.45 p.m.
TORONTO, CHICAGO, b9.30 a.m., a10.00 p.m.
OTTAWA, b8.45 a.m., a9.40 a.m., c10.00 a.m., b4.00 p.m., a9.40 p.m., a10.15 p.m.
SHERBROOKE, b8.30 a.m., b4.30 p.m., d7.25 p.m.
HALIFAX, ST. JOHN, N.B., d7.25 p.m.
ST. PAUL MINNEAPOLIS, a10.15 p.m.
WINNIPEG, CALGARY, a9.40 a.m., a9.40 p.m.
WINNIPEG-VANCOUVER, a9.40 p.m.

DE LA GARE VICER

QUEBEC, b8.55 a.m., a2.00 p.m., a11.30 p.m.
TROIS-RIVIERES, a8.55 a.m., a2.00 p.m., b5.10 p.m., a11.30 p.m.
SHAWINIGAN FALLS, b2.00 p.m.
OTTAWA, b8.25 a.m., b6.10 p.m.
JOLIETTE, b8.00 a.m., b8.55 a.m., 1-2.20 p.m.
ST-GABRIEL, b8.55 a.m., 1-2.20 p.m., b5.00 p.m.
STE-AGATHE, c8.30 a.m., b8.45 a.m., c9.15 a.m., 1-1.10 p.m., 1-1.40 p.m., b4.40 p.m., b5.35 p.m.
NOMININGUE, b8.45 a.m., b9.15 a.m., 1-1.10 p.m., b4.40 p.m.

(a) Quotidien. (b) Quotidien, excepté les dimanches. (c) Dimanche seulement. (d) Quotidien, excepté le samedi. (1) Samedi seulement. (R) Lundi, mercredi et vendredi.

A.-E. LALANDE, agent des passagers pour la ville. Bureau des billets de la ville, 129 rue St-Jacques, voisin du Bureau de Poste, Montréal.

BILLETTS DE PASSAGE SUR STEAMERS SUR L'ATLANTIQUE ET LE PACIFIQUE.

Librairie Beauchemin

A responsabilité limitée

256 rue ST-PAUL, MONTREAL

LETTRES DU P. DIDON à Mademoiselle V... 27e édition, 1. vol. in-12.....	0.88
LETTRE DU P. DIDON à un ami. 1 vol. in-12.....	0.88
L'EDUCATION PRESENTE. Discours à la jeunesse par le P. Didon. 1 vol. in-12.	0.88
INDISSOLUBILITE ET DIVORCE. Conférences de Saint-Philippe du Roule, par le P. Didon. 1 vol. in-12.....	0.88
LA FOI EN LA DIVINITE DE JESUS. Conférences prêchées à l'église de la Madeleine. Carême de 1892, par le P. Didon. 1 vol. in-12.....	0.88
EN TERRE SAINTE, par Mademoiselle Th. V. (Thérèse Vianzon). 1 vol. in-12, illustré.....	0.88
HENRI DIDON, par Jaël de Romano. 1 vol. in 1-2.....	0.88

Librairie Beauchemin

(A responsabilité limitée)

256 rue St-Paul. - - - - Montréal

"The Cook's Favorite"

POUDRE A PATE

LA MEILLEURE AU MONDE

Lisez le certificat de ses qualités, par l'analyste public du Gouvernement:

Messieurs,
Je certifie par les présentes que j'ai analysé et essayé d'une MANIERE PRATIQUE, un paquet de la poudre appelée "THE COOK'S FAVORITE", je trouve que c'est une excellente poudre à pâte, SANS EGALE, prompte dans ses effets et économique.

Les ingrédients chimiques sont NEUTRES, et elle ne contient AUCUN INGREDIENT MAL-SAIN ou REPROCHABLE, au contraire, les phosphates combinés sont des ELEMENTS NATURELS dans la nourriture du lait et du pain.

Votre etc.,

JOHN BAKER EDWARDS,

Ph. D.D., C.L., P.C.S.,

Analyste Public, Montréal.

Janvier 1883.

A vous toutes, lectrices de ce journal, nous recommandons l'essai de cette Poudre et vous n'en voudrez plus jamais une autre qu'elle. Avec cette Poudre vous détrempez votre farine et vous la conservez des semaines en la gardant au frais. C'est la seule Poudre à pâte qui vous le permette; n'est-elle pas un bienfait pour toute maîtresse de maison. Voyez nos circulaires. The COOK'S FAVORITE est très pure, très économique et à bas prix. Les biscuits faits avec cette Poudre se gardent plus longtemps frais. Souvenez-vous que nous en sommes les seuls manufacturiers.

J. J. DUFFY & CO.

375 rue Saint-Paul

MONTREAL

Fleurs fraîches!

Reçues tous les jours chez

ED. LAFOND

Le fleuriste des théâtres

409 rue Sainte-Catherine Est

Tout ouvrage exécuté à des prix modérés. Tél Bell Est 1949

Synopsis des Règlements concernant les Homesteads du Nord-Ouest Canadien

TOUTE section paire des terres fédérales dans les provinces du Manitoba ou du Nord-Ouest, sauf 8 et 26, non réservée, peut être inscrite par toute personne qui est l'unique chef d'une famille, ou tout homme âgé de plus de 18 ans, pour l'étendue d'un quart de section de 160 acres, plus ou moins.

L'inscription peut être faite en personne au bureau local des terres pour le district dans lequel la terre est située.

Le homesteader est obligé de remplir les conditions requises d'après l'un des systèmes ci-dessous :

(1) Une résidence de six mois au moins et la culture de la terre chaque année, pendant trois ans.

(2) Si le père (ou la mère, si le père est décédé) du homesteader réside sur une ferme dans le voisinage de la terre inscrite, la condition de résidence sera remplie si la personne demeure avec le père ou la mère.

(3) Si le colon tient feu et lieu sur la terre possédée par lui dans le voisinage de son homestead, la condition de résidence sera remplie par le fait de sa résidence sur la dite terre.

Un avis de six mois par écrit devra être donné au Commissaire des terres fédérales à Ottawa, de l'intention de demander une patente.

W. W. CORY,

Sous-ministre de l'Intérieur.

N. B.—La publication non autorisée de cette annonce ne sera pas payée.

PIANOS

Maison Archambault

Marchand de

PIANOS, ORGUES,
MUSIQUE en FEUILLES

312-314, Sainte Catherine, Est

Près de la rue Saint-Denis

Tel. Bell Est 1842

MONTREAL



Archambault

Avez-vous un bébé ?

Sirop du Dr Coderre

POUR LES ENFANTS

Le plus sûr et le meilleur Sirop Calmant

pour les divers maux de l'Enfance, pour adoucir les gencives et aider la dentition, pour la Diarrhée et la Dyssenterie provenant de la même cause ; pour soulager les Coliques et régler les intestins. Pour calmer les souffrances et amener un sommeil paisible au petit souffrant, il est sans égal.

IL ADOUCIT LES SOUFFRANCES DE L'ENFANT :

IL EST LE REPOS DES MERES FATIGUEES:

IL EPARGNE DE PRECIEUSES EXISTENCES.

Prix 25 cents.

A vendre partout

STANTON'S PAIN RELIEF

Pour usage interne et externs

UN REMEDE DE FAMILLE PROMPT et SUR

STANTON'S PAIN RELIEF est sans contredit le remède du jour. Il devrait avoir sa place dans toutes les maisons. Les individus et les familles en voyage devraient toujours en avoir. STANTON'S PAIN RELIEF comme remède interne pour les Coliques, la Diarrhée, les Crampes d'Estomac, la Flatuosité et l'Indigestion, agit promptement, en soulageant immédiatement le patient.

COMME GARGARISME pour le Mal de Gorge il n'a pas d'égal.

STANTON'S PAIN RELIEF comme remède externe pour les Entorses, les Crampes dans les membres, le Lumbago, le Mal de dos, les Douleurs de Poitrine et des Côtés, le Mal de Dents

STANTON'S PAIN RELIEF. — Aucun voyageur, aucun touriste dans les campagnes ne devraient se trouver sans une bouteille de ce remède sous la main en cas de besoin.

Son effet est prompt et agréable, donnant de l'aise et du bien-être, sans causer aucune irritation.

A VENDRE PARTOUT, PRIX 25c.

.. LES VERS ..

Les Pastilles du Dr Coderre pour

sont le remède en usage le plus agréable et le plus logique pour les vers. Ces Pastilles chassent radicalement les Vers sans causer aucun préjudice ni pendant ni après.

Ce remède a la forme d'une TRES PETITE PASTILLE DE CHOCOLAT, étant considérée comme la forme la meilleure et la plus simple pour l'usage des enfants : étant petite on l'administre facilement, agréable à l'œil et bonne au goût, cas où les enfants refuseraient d'avaler les pastilles, écrasez-les et faites-les prendre en poudre. Les instructions complètes pour enfants et adultes sont contenues avec chaque paquet.

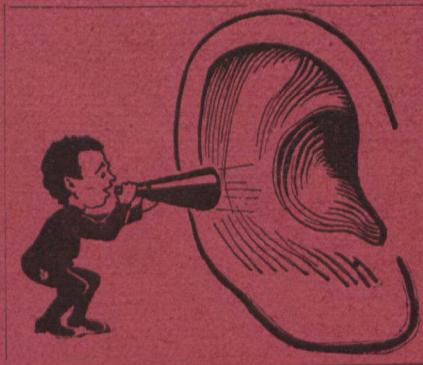
DEMANDEZ LES PASTILLES DU Dr CO. DERRE POUR LES VERS.

Assurez-vous que ce sont les véritables, chaque paquet porte sa signature et son portrait. Prix, 25c. la boîte, ou par la malle sur réception du montant.

THE WINGATE CHEMICAL Co. LTD, MONTREAL, Can.

Chaises de Veranda et de Perron

Voici justement les chaises dont vous avez besoin pour votre maison de campagne. Elles sont fortement faites, se transportent bien et sont très confortables. Elles sont en bois franc et on peut les avoir de la couleur naturelle du bois ou peinturées rouges ou vertes. Contrairement à la plupart des autres chaises de balcon, les nôtres ont un siège en rotin, non en bois perforé. On peut se les procurer dans les modèles suivants: chaises ordinaires, berceuses, ou chaises à bras. Vous ne pouvez certainement rien avoir de plus confortable ou de plus utile pour votre balcon. Prix depuis 70c à \$6. Puis nous avons les berceuses "Jumbo", avec poteaux de 4, 5 et 6 pouces pour balcons.



Renaud, King & Patterson

COIN STE-CATHERINE ET GUY

Les Cigarettes

Sweet Caporal

Sont les préférées
des dames

10c. LE PAQUET

Le SOURMALIN

Instrument invisible pour la restitution
du sens auditif :- :- :- :-

ETRANGE PHENOMENE

Le Sourmalin agit seul, sans le secours
d'aucun autre agent ; il réveille les or-
ganes depuis longtemps inertes. Grand
succès et triomphe sur toute la ligne
pour l'instrument le Sourmalin. :- :-

En vente aux principales pharmacies